

Nrc

REVUE DES ARTS DE
CENTRALESUPÉLEC

Obsession

N°8
SEPTEMBRE 2016

Réalisé par le Bureau des Arts de CentraleSupélec Châtenay-Malabry



L'ÉDITO

“Un joyeux bordel.”

Quoi de mieux qu'un appel à la population pour entamer le chemin vers la guérison ? Un air de maxime qui bourdonne dans la tête de chaque membre de la NRC. Pour la revue artistique de l'École, votre revue en somme, s'entame une période charnière. L'heure est venue d'initier un changement, un renouvellement, une renaissance. Profitons de l'élan général, brisons les traditions ! Progrès ! Rupture ! Est-il seulement possible de décrire la ferveur qui nous anime avec un seul mot ?

Mais ne s'agirait-il pas là que d'une vaine tentative de rester à flot dans l'esprit de gens qui peinent déjà à connaître les trois lettres qui composent notre étendard ? Comment guérir d'un prétendu mal qui n'est jamais rien que ce qui nous définit ? Il est dit que l'orchestre du Titanic ne s'arrêta jamais de jouer lors du naufrage. Coulons, mais coulons avec panache ! Un chant du cygne ! Une ode mélancolique aux aspirations perdues de quelques illuminés qui cherchèrent, l'espace d'un instant, la reconnaissance de leurs élans troublés !

Sauf qu'à trop pleurer ce que nous avons, nous finissons par perdre foi en ce que nous pourrions avoir. Cet étendard α , il est vrai, perdu de son sens. Mais n'est-ce pas une formidable occasion de repenser ce qui est pour en faire quelque chose qu'on regretterait presque de n'avoir pas été ? La NRC et son contenu sont la preuve même que les Centraliens sont capables de pensée fine, de créativité et d'initiative. Mais nombreux doivent être ceux dont les idées n'ont pas été révélées au monde parce que le standard affiché semblait trop éloigné, et parce qu'alors émettre une production “à la hauteur” demandait de trop sacrifier un temps dont nous manquons parfois déjà cruellement. Il faut ici être clair. La NRC est riche de ces contenus originaux, de ces fictions passionnantes, démonstration du véritable chemin de croix que peut être la création artistique. Mais nous voulons à l'avenir promouvoir l'acte d'écriture au sens le plus large qui soit : une ligne éditoriale qui encourage aussi celles et ceux qui souhaitent ancrer leur contribution dans l'ici et le maintenant.

Pour que cet étendard perde un sens, encore faudrait-il qu'il y en ait un jour eu ailleurs que dans l'esprit des quelques fantasques ayant donné de leur temps pour ces délires collectifs... Et ces quelques se compteraient presque

sur les doigts d'une main ! L'ouverture, il faut le reconnaître, a du bon : on ne flatte pas un ego si l'on n'est lu que par ceux qui font vivre la revue. Mais tout le monde n'est-il pas déjà en mesure de contribuer ? Le problème n'est pas dans la revue, mais dans son lectorat. Léthargique, amorphe, bloqué dans l'idée d'une revue rétrograde et sophistiquée, il n'y voit qu'un recueil de nouvelles et autres poèmes. Non, ce n'est pas à la revue de s'ouvrir, mais à son lectorat d'en changer sa vision. À quand l'éclatante victoire d'une pensée neuve sur des débats de société ? À quand une critique éclairée d'une œuvre, mineure ou majeure ? Les élans, n'en déplaise aux réfractaires des vers, peuvent être tout autres qu'artistiques. Plus qu'un défouloir intimiste pour écrivains et poètes en herbe, la NRC se devrait d'être le joyeux bordel de ceux que l'écriture ne rebute pas, quelle que soit la forme que prend leur pensée.

Et c'est donc à ce joyeux bordel qu'il faut inviter le tout-CentraleSupélec. Sonnez les trompettes, et faisons résonner les échos puissants d'un appel aux contributions plus large que jamais ! Explicitons les non-dits, éclaircissons les limites de la contribution, si infinies soient-elles, faisons table rase du mystère raisonné mais déraisonnable qui entoure cette revue et sa communication. Faisons exploser ses murs, et construisons, ensemble, la NRC de demain — une NRC qui rassemble les centraliens, une NRC qui ressemble aux centraliens.

* * * * *

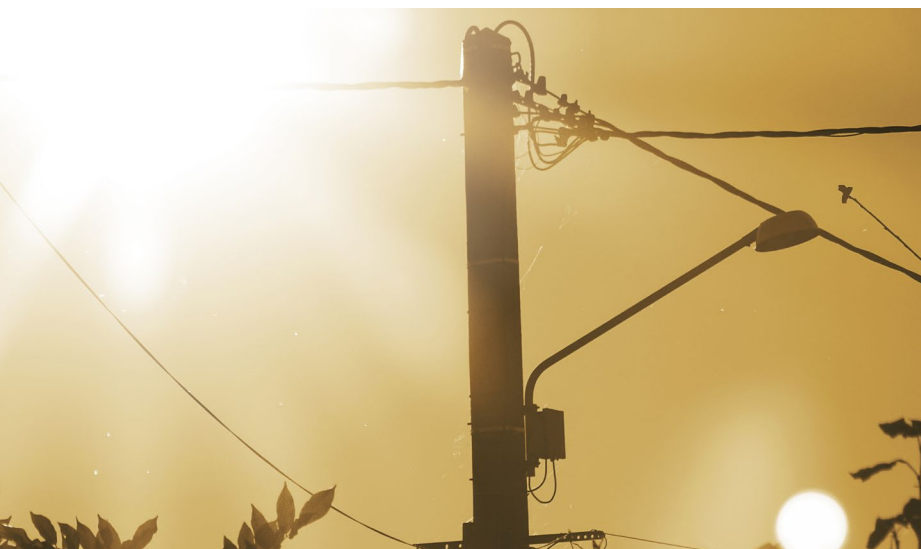
Nous en sommes donc là, et tout ça ne tient, finalement, qu'à vous qui lisez ces lignes. Si vous avez élu le titre de ce huitième numéro, si vous y avez contribué ou avez songé à le faire, si vous nous avez communiqué vos remarques plus que constructives et si nous nous démenons pour publier et distribuer cette revue, c'est bien parce que nous partageons une même obsession. À tous ceux qui se sentent l'âme d'un rédacteur, d'un critique, d'un chroniqueur ou d'un journaliste — rejoignez poètes, photographes, romanciers, peintres et graphistes ! Et que cet humble essai traverse les âges, car ceux qui ne peuvent se souvenir du passé sont, bien souvent, condamnés à le répéter.

Baptiste BARREAU
Florimond MANCA



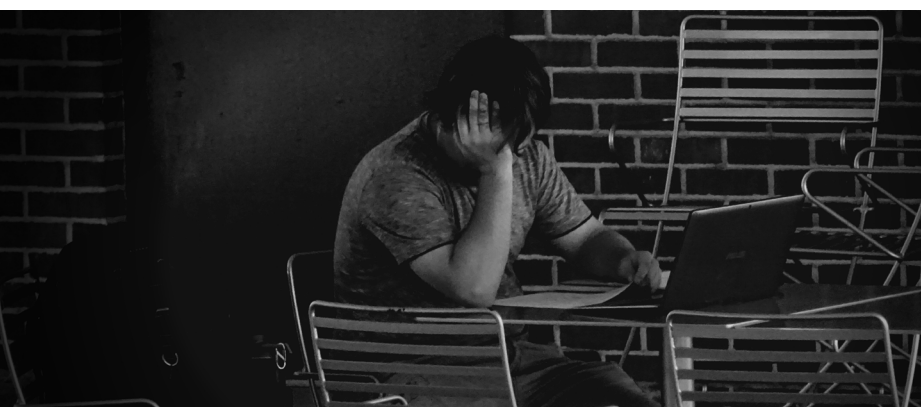
04 MASCARADE

- 06 *Obsessionite aiguë*
Clément NICOLLE
- 12 *Bonhomme Bâton*
Clément NICOLLE
- 13 *L'ivresse de la vitesse*
Marc BESSE
- 14 *Strip Poker Oil*
Marc BESSE
- 15 *Aquarelle*
Solène BERCU



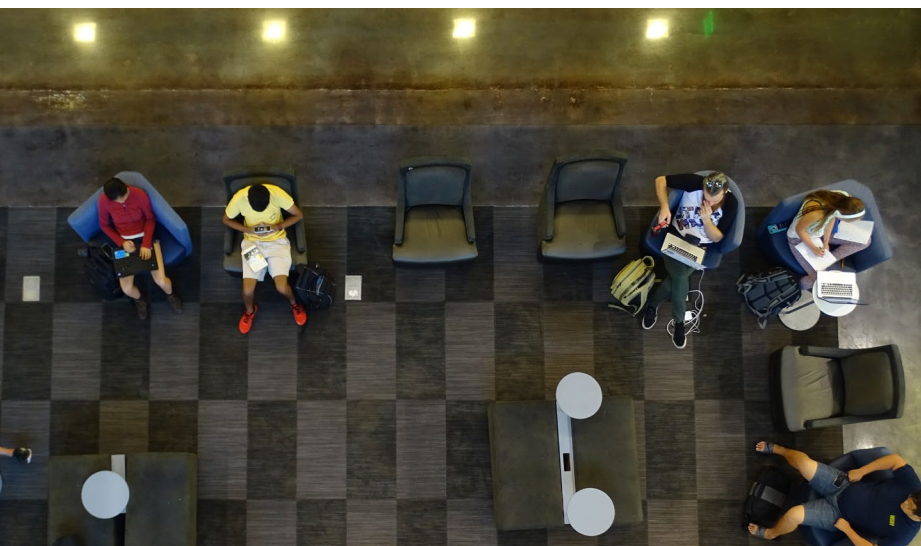
16 PÂMOISON

- 18 *Obsession poétique*
Alain DUCRET
- 19 *Aquarelle*
Solène BERCU
- 20 *Scènes de l'imagination juvénile*
Thomas BREUILLE
- 25 *Saturations*
Anaïs TA
- 26 *Obsession*
Marie CÉLESTIN
- 27 *I always dream of you*
Antoine THIBIERGE



28 STERNOTOMIE

- 30 *Argentique*
Selim TIRELLIL
- 31 *Une nuit de folie*
Edmond BARATTE
- 34 *Perception*
Quentin RODRIGUES
- 36 *Ethéry Pagava, un destin d'étoile*
INTERVIEW



40 LITANIE

- 42 *Un, deux, trois*
Zoé TERREAUX
- 46 *Aquarelles*
Solène BERCU
- 47 *Dessine-moi un smiley !*
CONTRIBUTION COLLECTIVE
- 50 *Aria*
Emilien RAVIGNÉ
- 56 *Constantes*
Florimond MANCA
- 58 *Difforme*
ANONYME

sommaire

- 60 CABINET DE CURIOSITÉS
L'instant cinéma et La boîte à musiques
Thomas BREUILLE





ILLUSTRATION par Solène BERCU

MASCARADE

Obsessionite aiguë

Clément NICOLLE

C'est plus fort que moi. Chaque fois qu'approche la période des roulés glacés vanille-chocolat — le public n'ayant jamais adhéré à l'impertinence du couple mangoustan-fève tonka —, de la crèche aux figurines entuniquées fixant un simili de berceau vide et ce 24 jours durant avec une expression de béatitude qui confnera à la crétinerie dans quelques semaines — lorsqu'on sera capable de doter la pâte à sel d'un cortex —, de la chaleur de l'être auprès de l'être cher — et scatophage dans le cas où elle s'est un soir nourrie de sa propre facture —, je me trouve obligé de m'allonger sous un sac d'oies plumées pour m'abandonner à ce trouble mêlant colique et nausée des pensées. La jalousie du sort de ce nain baignant à la vue de tous son petit Jésus en plastique dans l'écorce crémeuse de la bûchette prodiabétique n'y est pour rien dans mon tourment, seule la présence autour de la table du duvet grand-maternel me dissuadant de l'imiter. Le responsable, c'est le programmeur d'M6.

En effet : lorsque la une n'a plus la place d'intercaler des séquences de films entre les publicités, c'est à cinq pressions de zappette que l'on peut tomber sur la chaîne qui aime si

souvent diffuser dans le cadre de l'écran les mèches électrisées d'Emmett « Doc » Brown, aussi blanches que le paysage qui a revêtu son féérique manteau de neige dans un cadre de fenêtre sans intérêt puisqu'il n'y a pas à s'acquitter d'une redevance pour s'y plonger. Ces mêmes mèches qu'il lui aurait été judicieux, si vous voulez l'avis d'un homme qui n'attend pas le vôtre pour donner le sien, de jeter trente minutes, Marie-Claire en main, sous un de ces casques des salons de la capilliculture dont les Daft Punk se sont inspirés pour leur costume scénique, avant de pianoter sur le tableau de bord de sa DeLorean pimpée sans grande considération pour les générations passées dont il est allé anéantir les espoirs en leur soumettant une vision de l'avenir où des coupes aussi grotesques sont permises.

Si le ressouvenir de cette machine, que les enfants s'évertuent à fabriquer avec du carton et les physiciens des particules élémentaires, suffit à me plonger dans une méditation douloureuse, ce n'est pas pour son aptitude à rembobiner à l'ère où la carte des Buffalo Grill se limitait aux tartares de mammoth. Ça ne m'avancerait doublement pas. La voiture à distraction avant, voilà celle qui m'importune. C'est pour mon

propre futur que j'aimerais un billet sans retour, train-train quotidien grande vitesse en première, proche wagon-bar s'il vous plaît, et j'aurais tout aussi mieux dû vous causer de l'odyssée temporelle de Jacquouille la Fripouille mais je m'en suis bien gardé à cause de la rime trop aisée avec « citrouille ».

Lové dans mon matelas comme le foie de canard l'était dans sa conserve avant que j'en fasse mon dîner, je me rappelle que la vie est un voyage dans le temps. Seulement le mien s'accomplit de seconde en seconde. Tic, une de moins, tac, une encore. Je crains que le vendeur m'ait arnaqué en me cédant une deudeuche agonisante en guise de DeLorean DMC-12 climatisée. À cette vitesse, j'ai tout le temps de contempler le paysage désertique de la finitude humaine, auquel je préférerais encore le tableau de la zone industrielle de Barbezouilles-trois-marais qu'un article dans le Télérama de la semaine passée rattachait aux plus belles heures du mouvement cubiste.

Je n'ai pas peur de la mort, mais de la vie, certainement. Mon rêve, que s'évanouisse cette question qui tinte à mon esprit plus fort que les grelots des génisses aux oreilles des versants alpins : que faire de mon temps ? Yves lui-même ayant fini par rejoindre l'ombre éternelle des stèles marbrées du Père-Lachaise, est-il bien raisonnable de chercher à s'élever, avant la chute finale propre à toute blague ? Moi qui étais persuadé que les lectures accumulées de Picsou Magazine dans mon enfance avaient suffi à remplir les moindres recoins de mes cellules gliales, je me rends compte que Riri, Fifi et Loulou ne sont plus assez drôles pour masquer à mes yeux la vision de mon propre générique de fin, et qu'ils ont laissé à mon anxiété obsédée le passage.

Pour sûr, si Europcar employait « Doc », j'aurais tôt fait de louer son tacot et d'en programmer le GPS temporel pour une minute avant mon ultime soupir. Soixante secondes pour me demander si j'ai effectué le trajet dans le bon sens compte tenu de cette écume aux lèvres et

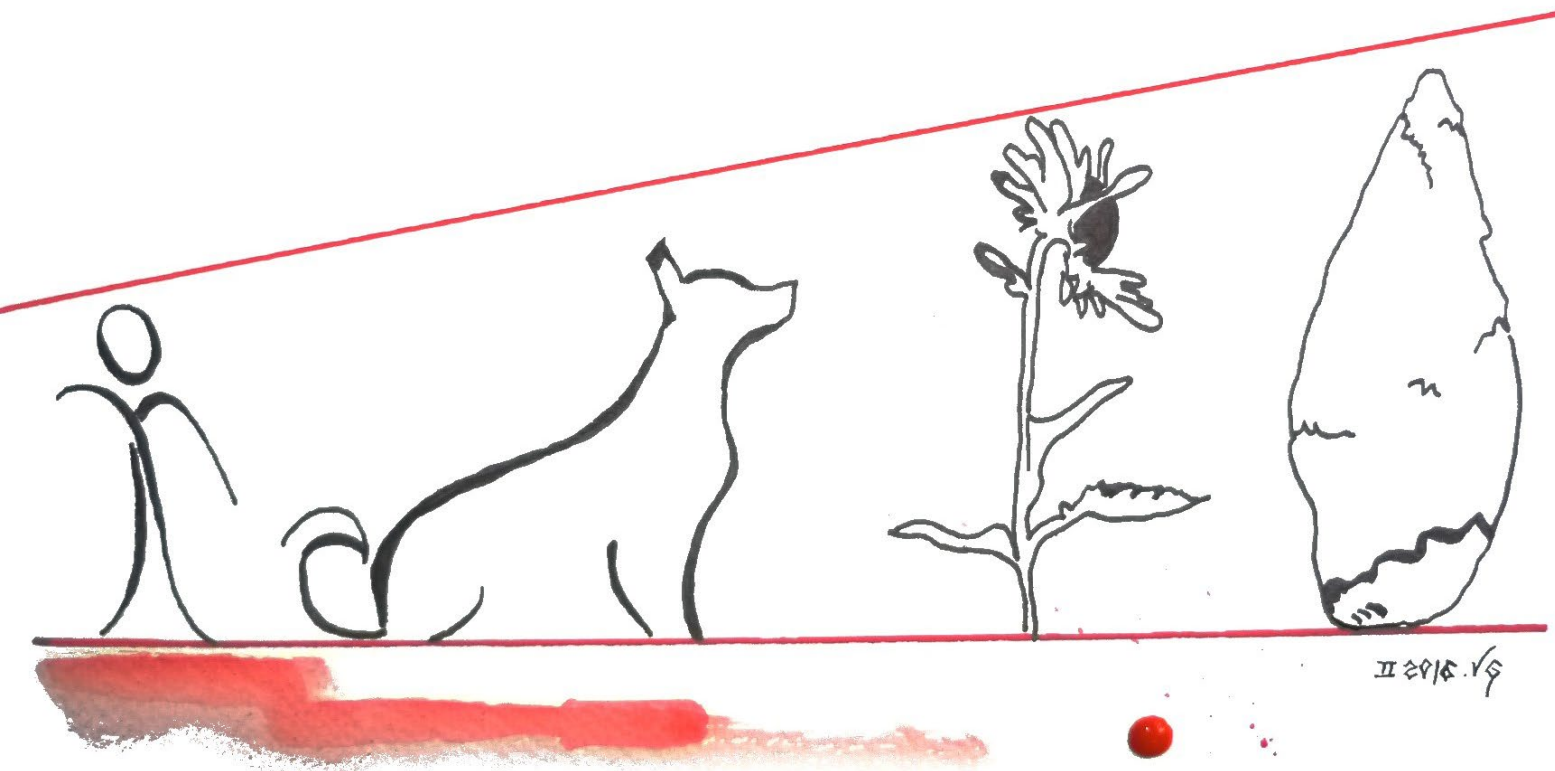


Illustration par Valérie GIRARD

couche Pampers aux fesses. Pouf. Enfin l'on m'empaquettera telle la PlayStation du gosse et sous une même odeur de sapin, *ad mortem æternam*.

Au lieu de ça, me voilà pleinement conscient de ma condamnation à errer dans le non-sens, et de la bêtise de ceux qui scandent que les blockbusters ne font pas réfléchir alors que la seule évocation d'un scénario vient de raviver la violence de mes angoisses funestes, la souffrance de mon chagrin ontologique et mon désir d'acheter un skateboard volant. J'avalerais volontiers du cyanure en sautant de la tour Montparnasse avec la corde au cou si un pari avec un ami de collège, Pierre, ne me retenait : le premier qui clamse doit inviter l'autre à dîner dans un cinq étoiles, et mon épargne actuelle ne me le permet pas.

Puisqu'on passe notre temps à le perdre, j'ai bien essayé d'en consacrer à établir un planning pour optimiser son écoulement, seulement je n'ai su comment le remplir. Me procurer des fruits de la passion chez le primeur n'a contribué en rien à en enfanter une chez moi. J'avais négocié avec brio un violon d'Ingres vidé d'un grenier, mes voisins en ont brisé les cordes après avoir accouru devant mon garage avec une disqureuse, persuadés que je m'acharnais à vouloir sectionner un tube en acier avec une scie à bois. Un shoot de douille vaut sans doute mieux qu'un chouille de doute, mais j'ai une phobie de l'aiguillon qui doit venir de la méfiance chromosomique envers les hameçons de nos ancêtres les anchois.

J'ai parcouru une tonne de livres, des livres de tomes dirait un englishman, sans pouvoir mettre l'œil sur le passe-temps absolu. « Bilboquet le Hobbie » proposait la perspective peu réjouissante de consacrer sa vie à lancer un anneau retenu par un cordon autour d'un index taillé dans l'esprit de la forêt. Les manuels d'histoire font la part belle à l'occupation allemande, fort distrayante

au demeurant dans les années 40, mais les Germains de cette époque avaient une folie des grandeurs qui n'est pas de mon ressort. C'est dans une lettre d'Arthur Rimbaud, ce dérangé que la crise d'adolescence a tourné vers la poésie plutôt que les mini-jupes Pimkie, que je trouvai le constat poignant de mon échec : le « jeu est un autre ». Si bien que, oui, je voue une admiration sincère aux personnes capables de penser à autre chose qu'au rien, de combler le néant de l'existence par la dévotion à une quelconque activité humanisante tel le tiercé ou la course en sacs.

Des proches ont bien fait des tentatives pour moudre mes idées noires et sans filtre. Je leur en ai fait boire de toutes les tasses.

Au printemps passé — on n'a qu'à dire le 21 mai, pour les superstitieux qui voudront s'assurer de leur horoscope du jour de l'histoire avant d'en découvrir la suite —, ce 21 mai, donc, lendemain du 20 où des stratus cotonneux avaient étouffé l'azur du ciel, j'avais prévu de ne rien faire lorsque la sonnette vint troubler mes plans. Je me précipitai sur la poignée d'entrée et remontai la ligne de cet index criminel pour tomber sur le buste, quelques secondes, puis le visage de ma collègue Véronique.

— Tu es prêt ?

J'avais complètement oublié sa prétention à tenir mon samedi après-midi occupé.

— Une seconde.

Le temps qu'il fallut à un homme aussi habile que moi-même pour couper le gaz, lacer ses chaussures, attraper son chapeau, ses clés et son édition originale de *Guerre et Paix* sans la traduction au cas où elle faillirait à sa mission, et je suivais ma collègue jusqu'à son carrosse en tôle. En le contournant, je fus interloqué par la présence sur le coffre d'un sticker « Attention chien gentil », équivalent à mes yeux d'un encouragement à forcer la

voiture, surtout que, en guise de toutou, je n'aperçus que la tête dodelinante d'une de ces figurines en plastique bronzant sur la plage arrière où l'on a remplacé l'épine dorsale par un ressort. Je pris place sur le siège passager, dont le rembourrage eût pu être de feuilles de tabac tant l'odeur était imprégnée.

Ma chauffeuse eut d'ailleurs le temps de griller deux clopes et trois feux avant de s'immobiliser aux abords d'un de ces lopins de pelouse sur lequel la culture de patate serait à mes yeux préférable à la course de tout aussi patates après une baballe. Véronique ouvrit le coffre, et ce que j'avais pris pour une statuette bondit au sol en jappant tranquillement. Les Japonais font vraiment des robots épatants. La queue hypnotisante du chien-chien dans son mouvement lâche de métronome nous mena en bordure de l'enceinte de nos jeux du cirque modernes.

Je m'étonnai tout de suite que les règles du football, aussi ancestrales que la découverte de la sphéricité de la vessie de porc, aient tant évolué depuis le mercato qui m'avait vu rejoindre le collège, où les jambes glabres remplacent dans la cour de récré les poteaux tant convoités. Les joueurs ne portaient ni short ni numéro, cavalaient à quatre pattes et se faisaient chacun accompagner d'un coach personnel pour leur aboyer après. Des hooligans avaient carrément jeté au beau milieu du terrain une rangée de javelots souples, des tunnels élastiques et des barrières à hauteur de genou. Véronique eut le tact de m'expliquer avant que je ne rebrousse chemin, de peur d'être à mon tour pris pour cible :

— Ça s'appelle de l'agility. Le chien doit effectuer le parcours le plus vite possible. Son maître court à côté pour l'aider à franchir les obstacles dans le bon sens.

Du bon sens, il en manquait clairement à ces gens-là, pensai-je. Malgré tout, je me laissai envoûter par les déambulations galopantes de

ces athlètes à poils en tique, comme du temps des Athéniens avant que la crise ne les force à ne plus se découvrir. La science de mon amie me renseignait sur leurs différents centres de formation.

— Espagnol breton.

L'extension de la double nationalité au monde canin fut pour moi une découverte. Je me penchai sur la gamelle de l'animal pour en conclure qu'il devait être bien pleutre, incapable de choisir à quel élan indépendantiste se vouer, ses croquettes ne fleurant ni la paella ni le kouign-amann. Vint le tour d'un grand chien tendineux qui n'en fit qu'à sa tête en dépit de ses mollets musclés.

— Lévrier. Il est bouché.

Les concurrents défilèrent, mon radius ennuyé s'engourdissait sur la rambarde écaillée du stade. Lorsque le protégé d'une amie de Véronique boucla l'épreuve avec une élégance aérienne en quatre-vingt-trois secondes et six dixièmes à seulement quatre dixièmes du meilleur chrono, elle me suggéra de lever la main pour témoigner mon approbation à son style.

— Le bras dort, lui répondis-je.

Je parvins tout de même à atteindre la buvette, attiré par un tonnelet en bois échappé du cou d'un Saint-Bernard. Depuis le comptoir, je regardai défilé au pas un berger germanophone nostalgique des années 40. Je reconnus seul, à son timbre de voix, un cocker de la famille de Joe. Je m'amusai du slalom rampé d'une serpillière-bichon-maltaise, qui pourrait être ce à quoi finira par ressembler Emmett « Doc » Brown s'il persiste dans son refus à suivre mes conseils. J'éprouvai à la longue un certain malaise à voir ces boules pileuses si agiles alors qu'une flemmite m'empêche d'atteindre mes orteils sans plier les genoux depuis ma prime jeunesse, retrouvai mon assurance en songeant que

le plus fort reste celui capable de donner des coups de pompe dans le derrière de l'autre et que les cordonniers n'ont pas encore ouvert leur marché aux canidés. Pour sublimer l'absurde du concours, un mâtin baveux s'élança le dernier sous les rayons crépusculaires d'un soleil qui n'avait pas eu ma patience pénélopéenne.

Un braque de Weimar vola le premier prix et la médaille en chocolat se fondit sur son pelage. Véronique fut disqualifiée au contrôle antidopage, son chiwawaf s'étant fourré dans des pâquerettes sur lesquelles j'avais plus tôt uriné les reliquats de mon paracétamol pris le matin même, ce 21 mai où je m'étais levé avec une fièvre de chien. Autant vous dire que l'ambiance fut tendue au bureau. Je fis le mort quelques mois, pénitence qui me valut la peine immense de ne plus être invité à un nouveau concours d'agilité canine.

Après coup, je me dis que ce n'est pas si bête, de se tourner vers les bêtes. L'abus d'intelligence est mauvais pour la santé. L'animal ne se pose pas plus de questions qu'un chroniqueur D8, et s'évite par-là bien des supplices. Si l'homme fulmine en voyant passer le temps, la vache rumine en regardant passer le train.

Certains vont plus loin encore, les boxeurs, par exemple. Le combat de vie d'un boxeur consiste à la finir en légume, et poing par poing il se rapproche de son idéal végétatif. Les paras s'inspirent des aigrettes de pissenlit, même s'ils n'arrivent pas encore à reproduire la tendre sensation de chatouille lorsqu'ils nous retombent sur l'arête nasale. Quant à tous ces vacanciers qui se précipitent sur les plages méditerranéennes l'été pour s'exposer au soleil et plonger entre les vagues souillées par bien d'autres choses que du sel lorsqu'ils sont sur le point de devenir eux-mêmes liquides, n'est-ce pas finalement un désir ontologique de rejoindre la famille bénie des hélianthes ? L'être humain étale ses peines, le végétal s'égraine.

Tiens, même, puisque l'eau peut devenir

minérale sous couvert d'une étiquette « Evian », pourquoi pas l'homme ? Me voilà à reparler de ce vieux farceur de Pierre — et vous ne croyez pas si bien lire.

Nous passions tous les deux un week-end de vie noble dans un bourg mignon au cœur des vignobles bourguignons. L'idée originale était de ramollir nos cervelets dans les effluves tanniques à la façon du pruneau solitaire noyé dans son flacon de goutte. En psychopathes lucides qui investiguent sur leurs victimes futures, nous prîmes le temps de fouler les sillons viticoles où je m'extasiai du profil charnu de ces grappes de pinot noir dont la sève flatterait bientôt nos gosiers. Le soleil bombait le torse de jalousie et nous fustigeait de ses rayons caniculaires. Est-ce le poids de la chaleur qui fit courber l'échine à mon ami ? Toujours est-il qu'il semblait accorder aux mottes de terre retournées l'admiration que je vouais aux fruits divins. Il s'arrêta soudain, hypnotisé par les stries spiralées d'un fossile d'ammonite. Il se baissa pour remplir sa poche de jean de cette preuve d'une époque révolue où de gros escargots venaient picorer du raisin, avant même l'arrivée des pesticides. Cette première ascension de côte troisième catégorie suffit à ne me donner plus envie que de me cacher dans les ombrages tièdes du bosquet en contre-haut, mais mon ami resta à parcourir les sentiers de long en large à la recherche de nouvelles roches ciselées. Il bronza tant que ce jour reste en mon esprit marqué d'un Pierre noir.

Au lieu d'aligner ensemble les récipients translucides de silice évidés, mon ami passa la soirée dans notre chambre de gîte à contempler ses cailloux opaques. Une semaine plus tard, en entrant dans son salon, j'éprouvai la satisfaction de ne pas avoir payé de ticket pour un musée qui m'était de moins d'intérêt qu'un prêt à 0 % sans astérisque. Sa récente collection était étiquetée sous les feux de projecteurs faisant reluire des éclats de quartz rose ou de fluorine et me demander si je pourrais obtenir le même cristal en laissant durcir une noix de pâte dentifrice.

Je parvins à le convaincre de rejoindre le monde extérieur où les caillasses de toute espèce s'épanouissent, et me trouvai rapidement irrité par un raclement sur le trottoir, derrière nous. Pierre tirait en laisse un roc aigri, en lequel ma fraîche expertise reconnut une andésite antillaise.

— Qu'est-ce que tu fais ? eus-je l'amicale bonté de lui demander tout en réfléchissant à la manière de joindre un psychiatre.

— C'est ma pierre de compagnie créole. Tous les avantages d'une femme ou d'un chien sans les poils et les cris. Je lui ai appris des tours, regarde. Saute ! Saute !

Le caillou avait manifestement perdu l'ouïe comme mon ami la raison. Je décidai de ne pas troubler sa démence rocailleuse, voyant mon invitation au cinq étoiles se rapprocher.

La fois suivante, je tombai sur lui tout à fait par hasard à la terrasse d'un café. Les deux mojitos sur la table m'apparurent peu sérieux à l'âge de Pierre. Était posé à côté un silex finement taillé. Pierre me l'introduisit, en paroles, j'entends.

— Je te présente ma compagne. J'ai tout de suite ressenti l'étincelle en la voyant, et la flamme de notre amour brûle depuis ce jour. Je l'ai demandée en mariage à ses parents hier, avec un beau discours. « Je suis Pierre et à côté de cette pierre je m'assiérai dans l'église ». Pas mal, non ? Je comptais te l'annoncer bientôt. Tu accepterais d'être mon témoin ?

Je veux bien reconnaître qu'il n'est pas un galet, mais je me joignis à leur apéritif mentholé pour comprendre comment cette relique préhistorique avait su voler le cœur de Pierre. Lequel est le plus fou, de l'adulte qui embrasse un rocher ou de l'ami qui acquiesce sans broncher ? Je dois dire que je trouvai fort amusante la perspective d'assister aux premières loges à leur union.

Ils n'ont pas été longs à organiser la cérémonie. Les murs de la nef communièrent avec la mariée

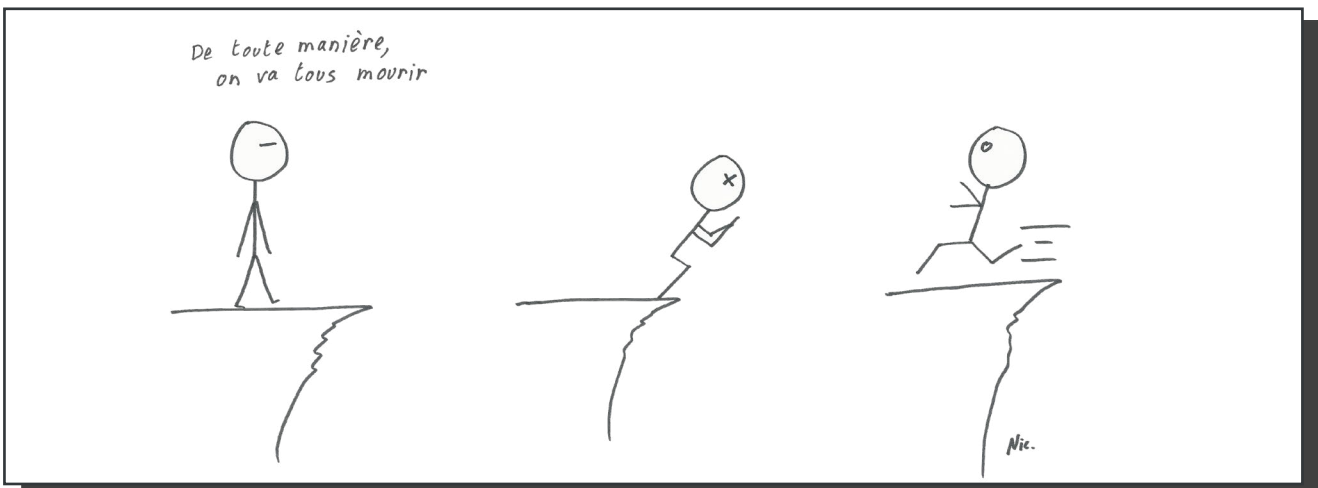
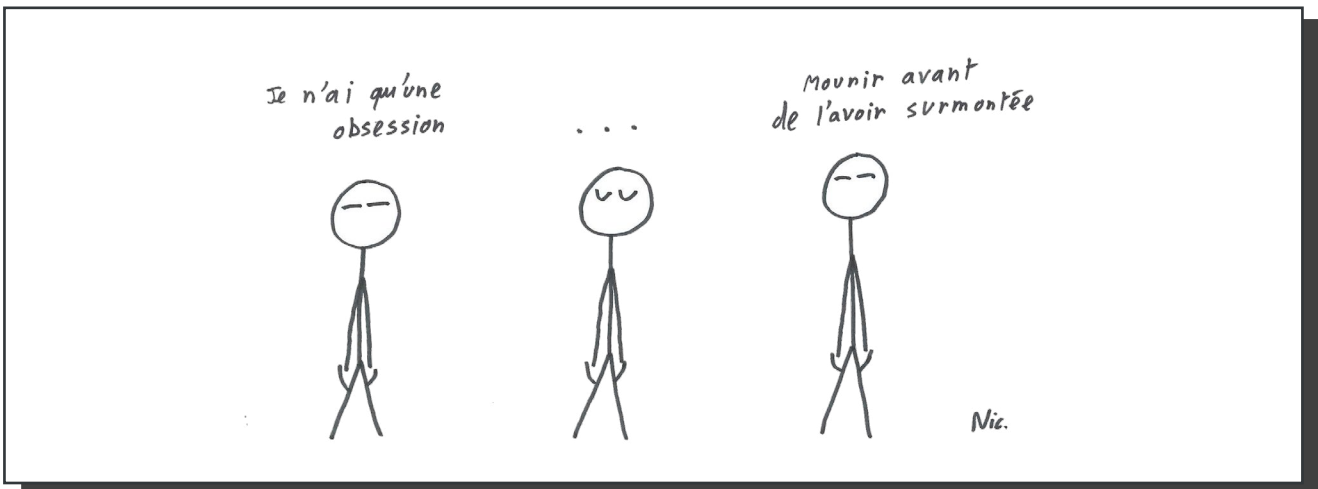
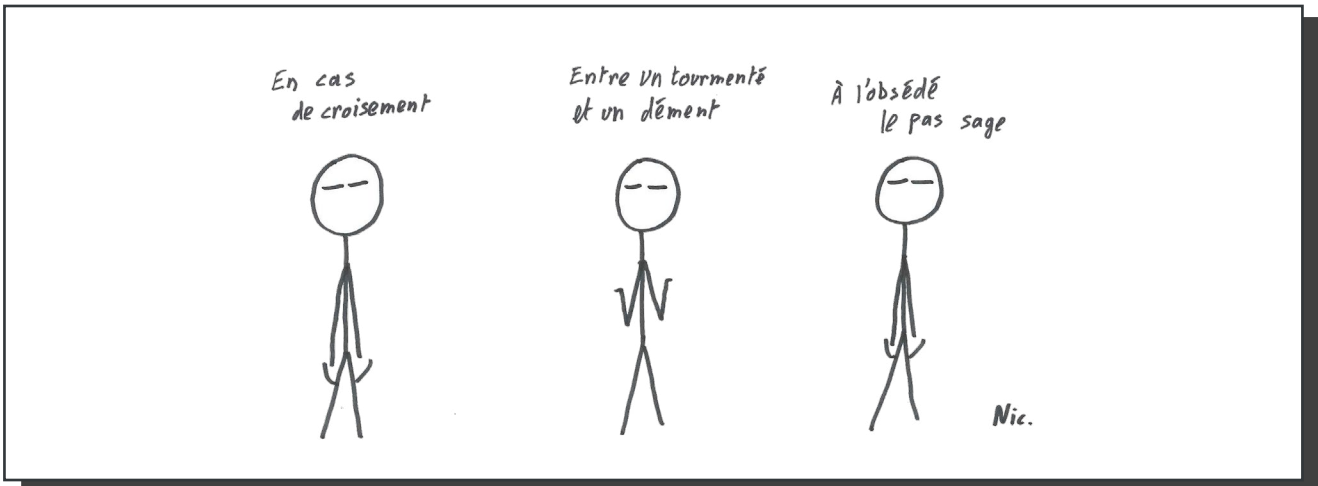
parée de faux cils et d'une coupe Yves Rocher. Mon ami lui tendit une alliance toute simple, le devis du bijoutier pour une femme précieuse au chas ayant dépassé son budget. Au dîner, je fus placé entre une opale et un lapis-lazuli qui passèrent la soirée sur la piste à danser le rock. Un cailloutis aux cerises dénoyautées tint lieu de pierre montée. Les mariés découvrirent leur cadeau : deux semaines de road trip au Liban. Ils s'y trouvent au moment même où je m'é gare. Pierre, qui roule, amasse le houmous. Quant à moi, chaque fois que je croise les regards dociles de mon gravier, je ne peux m'empêcher de songer à cette union des éléments qui me laisse de marbre. Ce marbre poli et froid de l'ultime édredon qui nous bordera tous...

Eh merde ! J'avais réussi à me passionner pour les passions des autres durant treize minutes trente-deux secondes, à oublier les crocs sardoniques de cette faucheuse et son croc-en-jambe fatal qui nous livrera au croquemort pour être servi en croque-monsieur aux asticots. Voilà que ça revient, il ne me reste plus qu'à rallumer M6. Ils passent Davy Crockett. Le trappeur n'apparaît trop tracassé par sa traque, moins que moi par les « r » de cette phrase. Le port d'une toque en poils de loutre suffit-il à se préserver des pensées parasites et garder au chaud ses visions réconfortantes ? Je sors. Je connais un magasin qui vend des chapkas. •



BONHOMME BÂTON

Planches par Clément NICOLLE



PHOTOGRAPHIE

L'ivresse de la vitesse, Marc BESSE



MONTAGE



Strip Poker Oil, Marc BESSE

AQUARELLE



Aquarelle, Solène BERCU



Pâmoison



PHOTOGRAPHIE par Valentin BAILLARD

Obsession poétique

Alain DUCRET

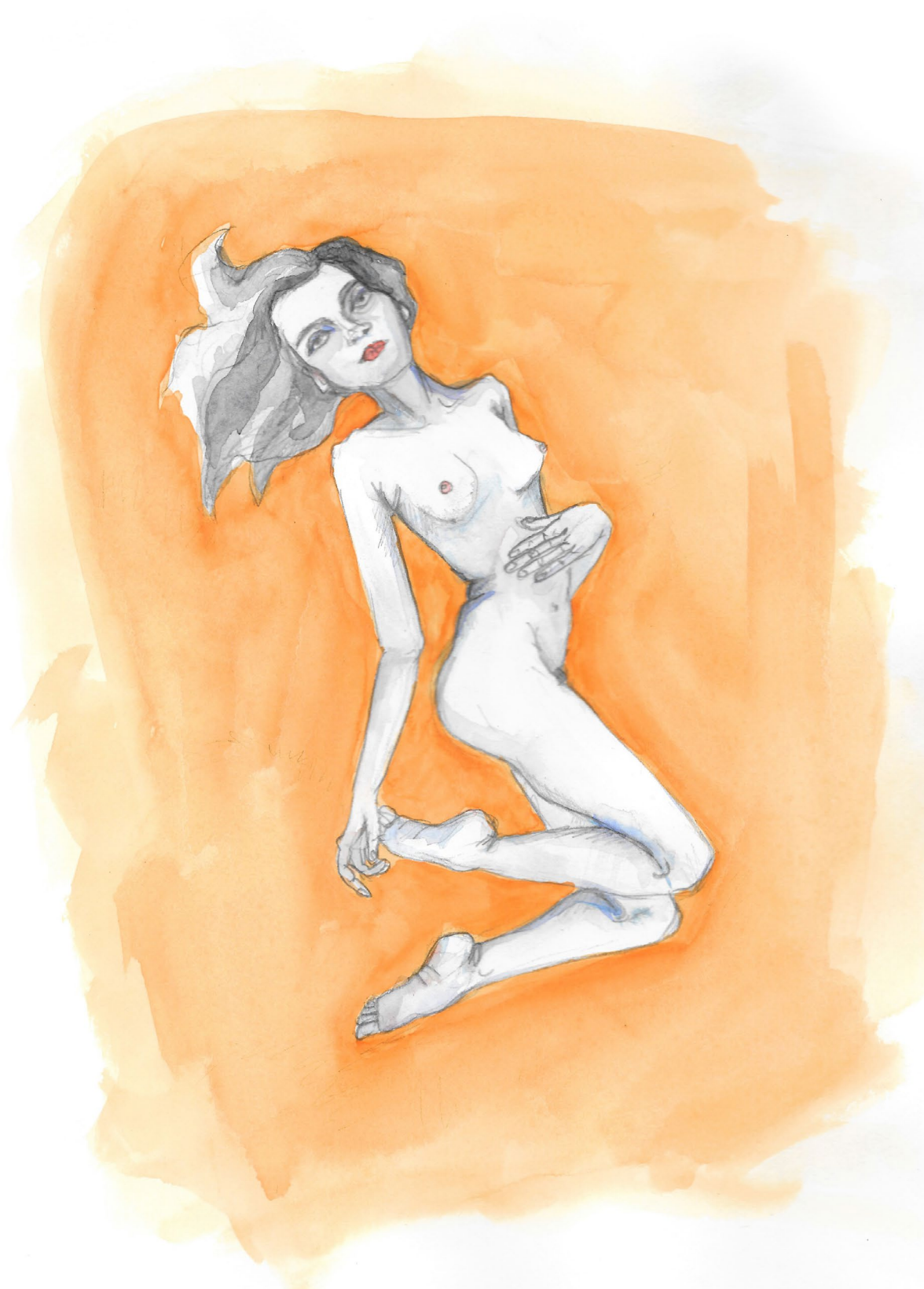
Le soleil se lève et cette feuille est morte
Quand le monde s'éveille et toque à ma porte,
Dois-je l'abandonner ? Non, il faut que je l'escorte,
Et que sur cette feuille tous mes mots doux s'emporent !

Son vide m'obsède car il est un peu mien,
Il trouve quelqu'écho dans ce cœur qui est tien,
Alors je m'échine avec un espoir de faire bien
Pour sortir, à la force des mots, de l'enfer du rien.

Pourtant chaque vers devant tes yeux se dissout
Car nul ne peut décrire la beauté du tout.
Et mes mots, qui se veulent vibrants à force de te désirer beaucoup,
Ne parviennent qu'à esquisser de toi un portrait flou.

Mais toujours j'essaierai, j'essaierai encore
Je ne sais qu'aimer car mon âme t'adore
Je ferai mes lettres de velours, mes mots seront d'or
Pour qu'avec ton sourire seul ils parent ton corps.

AQUARELLE



Aquarelle, Solène BERCU

Scènes de l'imagination juvénile

Thomas BREUILLE

Jamais je ne l'avais autant ressenti. Écrasé au fond de mon siège je ne voyais plus que cet énorme écran, cette femme aux yeux bandés et l'homme qu'elle aimait, cette ombre au-dessus d'elle. Pouvait-elle seulement imaginer la beauté de ce qu'elle ne pouvait voir ? Elle était privée de la vue de son amant et j'étais témoin de ce spectacle armé d'une solitude bienveillante. La salle entière avait frémi devant cette scène, mais qu'importe, je n'avais pas pensé une seule seconde à mes voisins avant que leurs visages ne soient illuminés par les projecteurs, laissant pour seule trace de cette réalité plus belle que la nôtre des larmes sur nos visages...

Depuis ce jour, j'aime aller au cinéma. C'est un des derniers lieux où je me sens encore à peu près vivant et libre. Ces quelques heures où j'ai enfin l'impression de trouver un sens à la vie bien que ce soit

celle d'un autre, où cet autre réussit là où j'échoue. Ces quelques heures où l'obscurité devient mon armure contre les autres et mon passé. Lorsque l'amant avait embrassé la pauvre aveugle, le piano avait joué cet air que j'avais appris pour faire plaisir à ma mère. Mais cela l'avait modifié. Comme Swann, le héros de Proust, ne pouvait plus écouter la sonate de Vinteuil sans repenser au temps où il faisait la cour à Odette, je savais que cet instant y serait à jamais associé. Ce n'avait plus été l'air joué sur le piano de notre appartement : je sentais que chaque note s'était accordée aux couleurs de l'écran, que la voix de cet homme perdu serait à jamais sur cet air de piano. Que certainement personne ne comprendrait qu'en l'écoutant ma mémoire déploierait mon souvenir, lui donnerait tout son relief, comme ces instants fondateurs dans une



Erland Josephson et Liv Ullmann dans *Scènes de la vie conjugale*, 1974

vie que l'on peut toujours réinterpréter. Pas un autre souvenir factuel, si plat qu'on ne peut que constater qu'il a bien été vécu. Un souvenir laissant une empreinte si profonde, imprégnant tout mon être encore, que quand je le ressentirai à nouveau à cause de toi, je le reconnâtrai immédiatement. Mais je me souviens qu'alors à la sortie de la salle j'avais surtout été frappé par les couleurs ternes de la ville, contrastant avec ces couleurs chaudes qui m'avaient enveloppé, et me disais que je croiserais cet homme que je reconnâtrai du premier coup d'œil, toi, si différent de tous ceux que j'aurais croisés jusqu'alors. Une image me restait en tête : cet amant obsédé par le bien depuis une étrange rencontre et que la pellicule qui avait défilé ne m'avait pas vraiment permis de comprendre. Lui avait trouvé sa clé, il devait avoir enfin vu et compris ce monde

que la femme ne pouvait pas voir. Pour moi l'hypnose avait pris fin et je ne cherchais qu'à y retomber.

En rentrant j'avais dû prendre le métro. Ce monstre citadin que j'aimais tant dans mon enfance, avec son arrivée impressionnante, animant toute la station par un tremblement progressif, réveillant les futurs passagers tour à tour, illuminant les murs du tunnel, faisant revivre tout son petit monde, puis véritable aventurier quand on le voyait s'introduire à nouveau dans la pénombre, jusqu'à ce que seules ses vitres illuminées permettent de le dessiner, et que ses passagers ne puissent deviner ce qui est autour d'eux, enfermés dans un monde rassurant. Aujourd'hui il n'en était plus rien. Les lumières jaunes qui indiquaient encore 3 minutes quand je suis arrivé tuaient tout suspense autour de l'entrée en gare. De tout

cela ne restait à mes yeux qu'un tunnel éclairé par des lumières vibrantes, une entrée bruyante, puis ouverture automatique des portes et bien sûr leur fermeture et la longue note monotone qui l'accompagnait. En quelques secondes nous étions tous embarqués dans le même wagon, nous les passagers, qui ne nous étions jamais vus auparavant. J'étais resté debout, le dos contre les barres verticales et j'observais ces gens que je ne reconnaîtrais certainement jamais. Les carrés de sièges étaient à moitié occupés : un couple sur l'un, deux hommes sur l'autre, qui avaient bien tâché de se positionner en diagonale l'un de l'autre, évitant ainsi un quelconque contact entre eux et si bien que l'on pouvait être sûr que seules trois personnes s'assiéraient sur ces quatre places, de peur de déranger les autres. Plus près de moi une femme, blonde, chaussures de randonnée et sac à ses pieds et en face d'elle un homme au long manteau noir, chaussures hautes en cuir noir. Entre deux hommes se parlant, debout, et se penchant l'un vers l'autre aussi régulièrement qu'une vieille pendule, je pouvais distinguer, entre deux aller retours de leurs visages, une femme adossée aux portes automatiques, un livre à la main, chose étrange quand la plupart des passagers étaient absorbés par leur écran de téléphone. Mais elle, elle était touchante, parce qu'elle semblait ne pas vivre au rythme que lui imposait le voyage, comme tous les autres. Elle ne levait jamais les yeux pour regarder à quelle station

nous étions, ne prêtait pas attention à la musique trop forte du casque de son voisin ni à la discussion en face d'elle. Le monstre parvenait à réunir tant d'êtres si différents et dont je ne pouvais qu'imaginer les vies, observer leurs croisements anodins que c'en était fascinant. J'aurais voulu t'y rencontrer. Pas ce genre de rencontres dont on parle toute sa vie et dont les films nous inondent. Pas comme cet homme qui rencontre une femme, la séduit avec un poème sur son nom, la demande en mariage puis apprend que ce nom qu'elle lui avait donné était faux, rappelant cette histoire si romantique à chaque dîner. Non, juste t'apercevoir, t'inventer une vie à partir de tes vêtements, tes regards, ta destination, comme aux autres. Mais ne pas me tromper et comprendre que c'était la vérité dans ton regard.

Seulement notre première rencontre je ne m'en rappelais pas vraiment. En fait j'en avais tellement construit le souvenir que j'y voyais selon les fois une épée me transpercer le cœur, le temps se figer, et un tas d'autres effets cinématographiques stéréotypés. Exactement ceux que j'aurais dénoncés dans une critique que j'aurais écrite. Je voyais même la terre trembler et faire disparaître les gens autour de nous. Ridicule non ? Pourtant j'avais bel et bien vécu ce premier séisme qui ne me ferait plus vivre que de vagues répliques. Seulement je ne m'en rappelais pas.

Inspirant le titre de cette nouvelle, *Scènes de la vie conjugale* est un film du maître suédois Ingmar Bergman (seul réalisateur à avoir reçu la « palme des palmes » à Cannes), dans lequel il tente en six scènes de décrire l'évolution des relations d'un couple sur 20 ans de vie, entre envies de liberté et de sécurité.

Ce dont je me souviens en revanche est l'état dans lequel je suis tombé après cette rencontre. D'abord distrait, puis obsédé et enfin distant. Très vite je me suis retourné à chaque fois que quelqu'un te ressemblait un peu trop, je te cherchais dans toute nouvelle salle dans laquelle je m'introduisais. Entre songe et réalité je ne savais bientôt plus faire de différence, ton visage remplaçait celui de ces pâles copies, si j'allais au parc c'était dans l'espoir de te croiser. Puis mes jours se sont résumés à une oscillation permanente entre espoir et déception. Tour à tour convaincu que tes actions concordait à m'accorder l'importance que j'attendais, puis démontrant que ce n'étaient que de mauvaises interprétations. Cela aurait pu durer indéfiniment : il suffisait d'une simple lueur d'espoir pour que les doutes soient chassés par le désir trop brûlant. Ma vie était alors un subtil équilibre entre révélation totale de mes pensées et séduction, au risque de paraître ridicule, et retenue complète, croyant qu'ainsi le désir chez toi serait ravivé par le manque. J'ai ainsi fait croire que je ne voulais plus te voir. De cet état on ne se remet jamais vraiment, atteignant un point de non-retour. Il devient alors impossible de totalement se livrer, il faut agir avec minutie, comme ce jeu où l'on doit retirer les baguettes une par une sans les faire trembler, il faut accepter de renouer les liens peu à peu. Cela devient donc un processus d'une lenteur extrême, et c'est ainsi que s'abîment les sentiments qui ne sont plus entretenus, et que le processus n'arrive jamais à son terme. Mais cela je ne l'ai compris que bien plus tard. J'ai même, pendant cette période, été plus volage pour te montrer que tu étais loin d'être unique. Ce fut une nouvelle erreur : elle me condamna à rester cet homme facile à tes yeux. Je me souviens qu'une fois en sortant de chez l'un de ceux avec qui j'avais passé la nuit, je suis

passé devant le cinéma. Je me suis arrêté devant l'écran publicitaire qui affichait le film projeté. On avait changé l'affiche depuis la semaine précédente. On changeait l'affiche toutes les semaines d'ailleurs comme si cela permettait de capter l'attention des passants quotidiens. Moi je n'y voyais qu'une tentative de mettre le visage d'un nouvel acteur pour me faire oublier le tien, comme je le faisais avec ceux que tu appelais mes conquêtes successives. Il y eut également ces nuits où l'imagination fabrique des images pires que des coups de poignard dans le dos. Où l'homme endormi et l'homme éveillé ne sont plus discernables, que le rêveur est presque conscient, et le dormeur presque éveillé. C'est ainsi que j'ai pu entendre ces paroles espérées qui, au réveil, avaient disparu et que tel Icare, j'avais touché du doigt de tous mes desseins et ne pouvais plus espérer les réaliser. Alors j'avais essayé d'écrire un peu sur mes obsessions et tout t'expliquer, mais j'avais à chaque fois gommé le crayon à papier. À force de gommer j'en avais déchiré le papier et n'avais plus essayé de t'écrire.

Enfin j'ai ressenti ce même sentiment qu'au cinéma. Au milieu de mes amis, une musique électro m'empêchait d'entendre plus d'une discussion à la fois. J'avais ramassé le livre que je lisais depuis quelques jours et dont je ne comprenais pas vraiment tout. Je lisais chapitre par chapitre en comptant le nombre de pages avant le chapitre suivant, le refermais dès que j'en finissais un, estimais quelle proportion du livre j'allais devoir encore lire, puis rouvrais la page que je venais de fermer, reprenais ma lecture et recommençais mon manège. C'était l'histoire d'une famille très pauvre en Indochine, où la mère était devenue folle à force de tout faire pour tenter de léguer quelque chose à ses enfants mais en échouant à chaque reprise. Elle avait économisé toute sa vie

pour acheter des terrains incultivables puis toutes ses entreprises pour rendre la culture possible avaient également été des échecs, la rendant un peu plus folle à chaque fois. On changea la musique, je détonnais vraiment avec l'ambiance de la soirée, moi sur le canapé, les pieds nus et les genoux couchés sur le tissu rouge vif, mon livre en mains. On riait, on buvait, l'odeur du fromage qui fondait emplissait le salon où il commençait à ne plus y avoir de place pour se déplacer ni pour s'asseoir. J'étais presque à la fin du livre : le fils abandonnait sa mère et sa sœur puis sa mère mourrait, de chagrin ou de lassitude on ne savait pas trop. La musique était alors plus forte il me semble et était beaucoup trop festive pour quelqu'un qui avait les larmes aux yeux. Mon téléphone vibra. Inutilement à vrai dire. Son nom avait vite disparu dans le trou noir de l'écran. Je l'avais un peu oublié. Il ne m'évoquait rien sinon celui qu'il était censé remplacer dans ma mémoire. Et une nuit longue et fatigante. J'étais perdu entre mon livre et la musique dont je n'entendais maintenant plus les basses, seulement quelques notes, ce qui la rendait beaucoup plus aérienne qu'elle ne l'était. L'émotion liée à la mort de la mère, la musique presque céleste, mes amis qui riaient, le SMS reçu, ce nom qui ricochait dans ma tête m'avaient empli tout d'un coup. On aurait dit que quelqu'un s'amusait à jouer avec mon cerveau, appuyant un peu partout pour stimuler toutes mes émotions à la fois, comme un enfant qui découvre un piano et ne sait pas jouer de mélodie. Seulement là l'ensemble paraissait cohérent. J'évoluais dans un autre monde, le même que celui découvert dans l'obscurité, protégé par cette enveloppe de solitude et redécouvrant le monde. Je voulais prolonger l'instant à l'infini, lui qui déjà se dilatait. Je ne respirais presque plus et m'attendais à m'asphyxier. Je n'aurais pas été étonné

d'entendre subitement le « Coupé ! » du réalisateur, indiquant qu'il faudrait rejouer la scène et mettrait fin à ma rêverie. En y repensant je vois la caméra tourner autour de moi tentant de comprendre mon tourbillon de sentiments, mes muscles qui se tendent, mes lèvres que je mords, le flou qui vient faire disparaître les visages alentours, des sons de plus en plus diffus, les pages que je déchire au lieu de les tourner... « *On va manger ?* » •



Saturations, Anaïs TA



Obsession, Marie CÉLESTIN

PHOTOGRAPHIE

I ALWAYS DREAM OF YOU

Antoine THIBIERGE





Sternotomie



PHOTOGRAPHIE par Valentin BAILLARD



Argentine, Selim TIRELLI

UNE NUIT DE FOLIE

Edmond BARATTE

L'appartement est sombre et vide. Comme d'habitude. Il posa sa veste sur le fauteuil à côté de la porte d'entrée et s'avança dans le salon. Sur la table basse était posée une carafe de whisky et deux verres. Il en remplit un et le but cul-sec. Il regarda autour de lui. L'appartement était vide. Comme d'habitude. Il jeta de toutes ses forces le verre par terre. Ses mains tremblaient. Il était furieux. Il s'avança vers la commode, sur laquelle trônait un vase de fleurs fanées et des cadres photos. Il renverse tout au sol. Des éclats de verre s'éparpillent dans toute la pièce. Il renversa la commode par terre et donna un violent coup de pied dans la table basse, qui se retourna. Bien. Maintenant que le salon est foutu, il faut trouver un autre endroit pour boire. Il alla dans la cuisine, pris une autre bouteille de whisky et sorti sur le balcon. Il songea un instant à prendre un verre, puis se dit qu'il avait de fortes chances de finir fracassé par terre. Autant boire directement à la bouteille.

Une fine pluie tombe du ciel sur la ville endormie. Son appartement se situait au dernier étage d'un des plus hauts immeubles du quartier, et son balcon lui offrait une vue sur toute la ville. Il n'y avait pas d'étoiles dans le ciel. La ville était immonde. La pluie révélait tout, exposait la véritable nature de la ville. C'était la même chose depuis des années : des conseillers municipaux tentaient de vous faire avaler qu'il suffisait de repeindre quelques façades en blanc et de planter deux ou trois cerisiers pour que la pauvreté et le mal-être disparaissent. Mais la pluie vous montrait la vérité : sous ces imposantes structures de béton

froid, des âmes luttèrent jour après jour pour leur survie, avec quasiment aucune chance de voir leur situation s'améliorer. Cela le fit sourire. Au moins, ils vivaient plus mal que lui. Le malheur des autres lui mettait toujours un peu de baume au cœur : il était terriblement jaloux et avait toujours eu le sentiment de devoir faire mieux que les autres. Alors quand les autres échouaient, ça lui faisait plaisir. Bien sûr, il en avait toujours été conscient, mais ça ne l'avait pas empêché de toujours chercher à être au-dessus des autres. Après tout, la vie ne lui avait rien donné, et il n'avait rien à lui rendre. La vie l'avait jeté dans le monde hostile. Sa famille ? Ses parents l'avaient gardé uniquement pour toucher les allocations. Dès que son père avait compris que les sommes d'argent que lui versait l'État pour aider à élever son fils ne lui permettaient d'acheter qu'une modeste dose d'héroïne, il avait jugé que s'occuper d'un mioche était bon pour les femmes et était parti. Sa mère, coincée avec un gamin dont elle n'avait pas voulu, ne l'avait jamais vraiment aimé. En gosse tout naïf qu'il était, incapable de comprendre à quel point l'esprit humain pouvait être tordu et méchant, il avait tout fait pour que sa mère soit fière de lui. Il sourit en repensant à la fois où il était rentré de l'école, tout fier d'être le premier de la classe en maths, sa mère l'avait applaudi. Elle avait frappé quatre fois dans ses mains. Lentement. En lui faisant bien comprendre la futilité de ce qu'il venait d'accomplir. Il avait mal compris que sa mère se désintéressait complètement de son existence, il l'avait interprété comme un manque de considération. Il avait cru que sa mère lui disait que ce qu'il avait accompli n'était pas suffisant. C'est ce jour-là qu'il s'est mis

en tête d'être le meilleur et d'écraser les autres. Son obsession était tellement ancrée dans sa personnalité que le jour où il avait réalisé que sa mère n'était qu'une vieille femme aigrie, il avait quand même continué dans la voie qu'il s'était tracée. Il s'était simplement mis à détester sa mère autant qu'il détestait les autres. Il était déterminé à aller jusqu'au bout, quoi que cela implique. Il s'était construit une personnalité superficielle : il n'avait pas de passions, pas d'intérêts dans la vie. Il avait beau détester la musique classique, il avait appris tout ce qu'il y avait à savoir dessus pour paraître toujours plus cultivé, pour toujours pouvoir surpasser les autres. Et ce n'était là qu'un des nombreux domaines dans lequel il avait appliqué cette méthode. Il était prêt à tout pour prouver au monde qu'il était le meilleur. Un jour, alors que ses notes aux premières épreuves d'un examen ne l'avaient placé qu'en seconde position, il avait attendu le soir dans une ruelle et avait tabassé le seul candidat qui le surpassait. Il l'avait approché par derrière, silencieusement et lui avait asséné un violent coup à la tête. Alors que l'autre titubait et peinait à comprendre ce qu'il lui arrivait, il lui avait donné un violent coup dans les côtes, lui en cassant quelques-unes au passage. Il lui avait enfin appliqué une pression sur l'épaule, plaçant ainsi l'individu face à lui et lui avait donné un coup de pied dans la rotule du genou gauche. L'os avait émis un craquement sourd et le sang avait coulé. Il avait pris le portefeuille du malheureux, qui gisait à terre, agonisant et était parti. Alors que toutes ces pensées défilaient dans sa tête, il se dit que c'était toujours la même histoire : à chaque fois qu'il prend un verre de whisky et qu'il pleut, il a des pensées noires. Mais cette fois le contexte y était pour quelque chose. Cette fille, avec qui il était sorti depuis quelques temps, avait une situation géniale : son père était dirigeant d'une grosse boîte et avait un carnet d'adresses rempli, ses parents possédaient une grosse fortune, plusieurs maisons et elle était fille unique. Il avait plutôt bien simulé un semblant d'intérêt pour la fille en elle-même et ses histoires à la con, mais ils étaient arrivés trop rapidement à l'étape des sentiments, avant qu'il ait eu le temps de se préparer psychologiquement. Et quels avaient été les termes de cette poufiasse ? Il était... Comment avait-elle dit ? « Creux ». « Il n'arrivait pas à répondre spontanément quand elle

lui demandait s'il l'aimait ». Elle avait déballé tout le truc sur l'amour faux, et elle était partie. Cette conne. Fille à Papa pourrie-gâtée. Personne ne s'interposait entre lui et le succès. Entre lui et la richesse. Entre lui et ce qu'il mérite plus que n'importe qui au monde. Pas même elle. Cette fois c'en était trop. Il était plus furieux qu'il ne l'avait

C'EST CE JOUR-LÀ QU'IL
S'EST MIS EN TÊTE
D'ÊTRE LE MEILLEUR ET
D'ÉCRASER LES AUTRES.

jamais été. C'était certes en partie sa faute à lui, mais c'était surtout à cause d'elle. Elle avait tout fait foirer. Elle n'avait pas le droit de lui faire ça. Il avait rarement éprouvé autant de haine contre quelqu'un. Et le dernier malheureux qui avait été l'objet de cette haine avait fini avec une jambe en moins. Alors il sut ce qu'il devait faire. La vie lui avait pris quelque chose de trop, alors il allait prendre la vie. Il releva la tête : était-ce bien raisonnable ? Non, bien évidemment. Mais Jonathan Ris-Meyer s'en était admirablement sorti dans Match Point, alors pourquoi pas lui ? Et puis s'il s'en sortait, il se prouverait qu'il était capable de réussir n'importe quoi. Oh oui, il avait vraiment très envie de le faire. Il avait mis la main sur un vieux colt auquel il manquait des pièces dans une brocante et qu'il avait remis lui-même en état de marche, il allait s'en servir pour la première fois.

Il se leva, alla dans sa chambre en passant par le salon, évita soigneusement les bouts de verre par terre. Une fois dans la chambre, il souleva doucement la latte sous laquelle il l'avait déposé et qui lui servait de cachette. Il retourna dans le salon, mit son manteau et passa son colt à sa ceinture. Son manteau était suffisamment long pour couvrir le colt. Il sortit de chez lui, traversa le couloir et emprunta l'ascenseur. Il sortit de l'immeuble. Il s'était arrêté de pleuvoir. Il rejoignit sa voiture et

commença par prendre la direction opposée à sa destination. Il avait beau devenir fou et passer à l'acte, il fallait faire ça méthodiquement : d'abord le meurtre, puis voler quelques objets de valeurs pour faire croire à un cambriolage qui aurait mal tourné, puis mettre le feu à la maison pour éliminer toutes les traces, et bien sûr ne pas oublier de détruire les bandes vidéos avant de partir. Il aurait donc besoin d'essence, et comme bien sûr il y aurait une enquête, autant ne pas tracer directement le chemin qui faciliterait la tâche de la police. Sa tête était quand même un sacré bordel. Il se dit aussi que s'il finissait par se faire interner et que quelqu'un avait un jour à raconter sa vie et ce qu'il pensait, ce serait un exercice extrêmement compliqué. Ça rendrait probablement mal, dans un style lourd et peu clair. En même temps, le décrire n'était pas chose facile. Il s'arrêta à une station essence et remplit quelques jerricans d'essence. Puis il conduisit jusqu'à sa destination. La nuit était froide et nuageuse. Bonne nuit pour un meurtre. Dans la mesure où on peut vraiment définir de « bonnes conditions » pour mourir. Quand même. Mourir avec un grand soleil dehors ou un ciel magnifique, c'est beaucoup moins dramatique. Mourir un vendredi, c'est con. Mourir un lundi c'est mieux. Ces pensées l'occupèrent jusqu'au moment où il arriva devant l'imposant portail de la maison de sa bien-aimée. Il utilisa la clé qu'il avait gardée pour rentrer dans la cour, gara sa voiture, sortit et marcha jusqu'à la porte massive en bois. Il utilisa la sonnette, entendit des bruits de pas qui se dirigèrent vers la porte et vit brièvement une lumière à travers le judas, puis une voix. « Qu'est-ce que tu fous là ? ». Ca par contre il s'y était préparé. « Écoute, j'ai été maladroit. Je sais pas ce qu'il m'est arrivé. Je crois que depuis mon enfance, à cause de ce que j'ai vécu, j'ai toujours eu du mal à exprimer mes sentiments. Et là tu m'as pris au dépourvu. J'ai pas su quoi dire. J'ai pas su réagir. Mais je t'aime ». Il entend la porte se déverrouiller et s'ouvrir. Elle était tombée dans le panneau. C'est trop facile. D'un coup sa résolution vacilla. Non pas qu'il eût ressenti de la compassion ou une quelconque autre forme de sentiment, mais il avait la sensation de commettre une erreur stratégique : alors qu'il avait une opportunité de corriger la situation et de se remettre avec elle pour reprendre la route de la réussite, il allait probablement tout

foutre en l'air. Serait-il en train de commettre la plus grosse erreur de sa vie ? C'était bien possible, mais il fallait se faire plaisir de temps en temps. Comme l'avaient dit les dramaturges dans le temps, le cœur a ses raisons que la raison ignore. Peut-être que cela signifiait originellement autre chose, mais il trouvait que c'était parfaitement adapté au contexte, ce qui le ramena brusquement à la réalité. Elle l'avait quand même insulté. Elle l'avait rejeté. Elle était présentement la personne qu'il détestait le plus au monde. Et puis elle l'emmerderait à nouveau dans le futur. Et puis elle était énervante. Elle parlait d'enfants tout le temps. Elle ne disait pas qu'elle voulait en avoir, mais on sentait bien à sa façon de parler de ceux des autres qu'elle en mourrait d'envie. C'était profondément énervant. Lui n'en voulait aucun. Les enfants sont une perte de temps, c'est la seule chose que lui avait apprise son père. Elle était un obstacle sur sa route, ne pas l'oublier. Elle était loin d'être, sur le plan personnel, ce qu'il lui fallait. Il en trouverait une autre, plus adaptée. Il ferait comme il avait fait tout au long de sa vie, il suivrait ce credo qui avait forgé sa personnalité tout au long de son existence : il trouverait mieux. Il ferait mieux. Un bruit sec résonna dans sa tête. Un... Deux... Trois... Quatre. Il revit sa mère applaudir, cyniquement. Il se répéta qu'il devait faire mieux. Toujours mieux. Il revit le sourire cruel de sa mère. Tu n'es rien dans ce monde, tu n'arriveras jamais à rien. Même ce meurtre ne ressemble à rien. Il se ressaisit et constata qu'il avait bien dû passer dix secondes à regarder dans le vague. Elle s'était écartée du pas de la porte pour le laisser entrer. Il passa sa main gauche sous son manteau et serra son colt. Une dernière pensée lui traversa l'esprit : puisqu'il en était à s'occuper des personnes qu'il détestait et qu'il avait probablement trop d'essence à l'arrière de sa voiture, il n'aurait qu'à faire un détour par l'appartement de sa mère au retour. Il rentra et elle verrouilla la porte derrière lui. •

Perception

Quentin RODRIGUES

Mes yeux s'ouvrent et déjà je le sens près de moi.
Embusqué et caché ce mécréant attend
Car un simple coup d'œil et alors il surprend
Mon être mis à nu et me met en émoi.

Au lever je l'ignore et mange lentement,
Retardant tant que peux le douloureux moment
De la confrontation. Mais je ne sais comment :
Sans lui pour se parer, point d'heureux dénouement.

Pour aller à la douche je passe en vitesse
Espérant l'éviter. (Oh mais quelle allégresse !)
Cependant que les gouttes, larmes de tristesse,
Me ramènent à lui et montrent ma faiblesse.

Je m'essuie, me repose, et puis dans un soupir
Je sors pour l'affronter. Il se tient sans faiblir
Et nous nous combattons. Et il me fait souffrir.
Et je m'avoue vaincu : il m'a fait défaillir

Son regard est le mien, mais il me dévisage
Ainsi qu'un inconnu. Il se rit au passage
De mon corps frêle et nu qui pourtant crie outrage
Et s'insurge en disant : "garde-donc ton courage."

POÈME

Enfin vient le moment de sortir de ces lieux
Qu'assiège le démon. Je sors bienheureux,
Dis bonjour aux amis et m'estime chanceux
Sous ce soleil de plomb aux rayons chaleureux.

Mon pas est énergique et je laisse derrière
Les pensées du matin. Soudain je désespère
Et l'aperçois au loin qui m'attend (la vipère !)
Sur les vitres teintées il me blesse, éphémère.

Je quitte le combat et m'abandonne à lui
De toute mon âme. Ce n'est pas aujourd'hui
Que j'échapperai à ce mauvais esprit qui
Se glisse jusque dans les yeux des autres – oui !

Le miroir est un monstre qui hante chacun
De ceux qui trouvent leur reflet peu opportun
Aux louanges et qui, n'aimant pas leur figure
Fuiet cette image qui leur rend la vie si dure.

On le trouve partout cet être polymorphe :
Que ce soit sur les murs au sein d'un verre amorphe,
Ou dans les yeux des gens, aussi bien dans les siens
Que dans ceux des passants, et même dans les miens.

INTÉRDVALEW ETHÉRY PAGAVA

Un Destin d'Étoile

Propos recueillis par Emilien RAVIGNÉ

« LA JEUNE ETHÉRY PAGAVA, GRAINE D'ÉTOILE, EST UN GANYMÈDE DIGNE DES DIEUX. »

C'est ainsi que Libération décrivait une jeune danseuse de 12 ans en 1944. Celle qui fut la danseuse fétiche de toute une génération de chorégraphes, la plus jeune danseuse étoile de l'Histoire de la danse, dirige aujourd'hui sa propre compagnie de ballet et donne des masterclass à travers le monde, dansant encore du haut de ses 84 ans. Son œuvre actuelle, *Contes des Milles et Unes Nuits*, sera donnée à Centrale dans le cadre du festival Ap(art)és. Rendez-vous pris le 24 novembre 2016.

Ethéry Pagava – À 5 ans, j'ai dit : « Maman, il faut absolument que tu m'emmènes chez la dame qui apprend à danser ». On n'était pas du tout d'un milieu de la danse. Mon grand-père avait été Président de la République de Géorgie, mais ma grand-mère était quand même musicienne. Le curé du village a organisé une petite fête et il a voulu que je participe, alors il paraît que j'ai arrangé un petit décor — à 4 ans, j'en suis étonnée moi-même. Là, il y a eu le destin. Un très grand danseur, Lifar, qui était dans la salle, a dit à ma mère : « Il faut absolument que cette petite fille apprenne à danser ». Il nous a donné l'adresse d'un excellent professeur de danse. C'était Madame Egorova. Elle a dit en me voyant que j'étais trop petite, qu'elle n'en prenait pas d'aussi jeune, mais qu'on allait essayer.

On a plusieurs vies je trouve, et quand je me regarde enfant, je me dis : « Mais c'était moi ? » Je prenais ça très au sérieux. Je me disais déjà que si je ne dansais pas, je ne pouvais pas vivre. C'était une chose impérative, comme respirer ou manger. Ça peut s'appeler la vocation. À cinq ou six ans, à l'âge où les enfants jouent à la poupée, ma priorité était de danser et de devenir une étoile.

Une fois que j'ai commencé, je me suis rendue compte que c'était énormément de travail. Vous savez ce qu'on dit : « 10% de génie, 90% de travail ». Je ne sais pas si vous avez vu *Black Swan*... C'est terrible, c'est une souffrance quand on voit ce film. Beaucoup de chorégraphes disent que c'est exagéré, caricatural et que ce n'est pas du tout comme ça. Le réalisateur a pris ses fantasmes pour la réalité. Même si c'est vrai qu'on a des ampoules...

Un danseur doit se bâtir complètement, son instrument c'est le corps. Mais le corps n'est pas préparé à ça (à

danser sur les pointes, à danser légèrement), il faut le façonner. On se trouve aux prises avec son instrument, comme un musicien. On doit sculpter son corps, maîtriser sa technique pour pouvoir l'oublier. Le but ce n'est pas la technique, c'est de pouvoir exprimer son art et son expression.

NRC – Est-ce que l'apprentissage de la danse passe nécessairement par un chemin de croix ? Par certains témoignages d'anciens élèves, on a l'impression d'une rédemption par la douleur, qu'il faut souffrir pour parvenir à l'état de grâce...

E. P. – Non, ce n'est pas vrai, je suis complètement contre ! J'ai des élèves que je fais travailler et je leur apprends à voir les choses autrement. Je leur dis toujours que ce qui compte c'est le chemin et que ce qui est intéressant c'est l'effort. C'est même plus intéressant que d'arriver à l'aboutissement. D'ailleurs on n'y parvient jamais. La danse c'est l'école de la vie et il faut que ça soit le plaisir dans l'effort.

J'ai eu la chance très jeune, à douze ans, d'avoir Roland Petit et Janine Charrat qui étaient mon petit père et ma petite mère. Ils m'ont vu danser chez Madame Egorova et ce fut formidable. Ils donnaient des ballets à la salle Pleyel, des pas de deux, et ils m'ont demandé de danser dans leur spectacle. Ainsi, à 11 ans, j'étais sur scène, devant Cocteau et le tout-Paris. J'ai dansé mon premier grand rôle et ça n'a jamais été une douleur. Évidemment j'étais dans les âges où on se dit : « Je n'y arrive pas, est-ce que j'y arriverai ? » Quand on arrive à passer ce cap, c'est une telle joie ! Je la ressens encore en dansant la même variation : on est transcendé. À la fin du spectacle à Pleyel — c'est un souvenir qui m'est resté — on ne m'a pas apporté des fleurs mais une grande poupée, quand



Ethéry Pagava dans le ballet *Giselle*

j'ai vu ça j'ai oublié la grande salle, c'était merveilleux.

J'ai beaucoup dansé à Londres, avec Roland Petit. Une fois, le danseur a oublié de me rattraper, je me suis cassé le bras sur scène et j'ai continué le ballet jusqu'au bout quand même. Madame Egorova disait qu'il ne fallait jamais arrêter sur scène. Après j'ai dû m'arrêter un peu parce que j'avais le bras en écharpe. Pendant le ballet, j'avais un bras qui ne bougeait pas mais ça allait, je n'avais pas vraiment mal... J'ai oublié, j'ai oublié complètement. J'étais prise par le rôle, et je savais qu'il fallait assurer parce que le ballet allait être complètement désorganisé si je ne le faisais pas, il fallait donc aller jusqu'au bout : c'était une nécessité.

Je continuais à travailler obstinément pour atteindre une image idéale, pour pouvoir danser comme je le souhaitais. Il y a toujours un moment où le corps devient plus intelligent que la tête. On n'a plus à penser, tant la pointe que le bras, il faut que ça se fasse automatiquement, pour pouvoir oublier. Ça demande un entraînement quotidien. Tous les jours je m'exerce, je fais ma barre, sinon je ne peux pas montrer les mouvements, et je le fais avec plaisir.

Quand j'approche les 15 ans, le destin encore. Je danse un pas de deux avec comme partenaire Maurice Béjart. Le lendemain, au cours de Madame Egorova, il y a un coup de téléphone et on me dit : « Vite il faut que tu répondes, c'est le maître, Lifar, qui appelle. » Il me dit : « Malinky, je t'ai vu danser hier soir, c'était formidable, il faut que tu viennes danser à Monte Carlo ! » J'étais assommée, je ne me rendais pas compte de la responsabilité que c'était, toutes les grandes étoiles étaient là pour danser dans *Suite en Blanc* et j'avais moi aussi un rôle d'étoile. Il faut dire que je n'ai jamais fait de corps de ballet, j'ai toujours dansé en soliste depuis enfant. Arrive

le grand soir, je n'avais pas le trac. Je crois que j'étais dans un état second mais j'avais beaucoup travaillé. C'est là que sur scène mon corps est devenu plus intelligent que ma tête. J'avais beaucoup d'ampoules, je pensais à *Black Swan* mais ce n'était pas grave. Il y avait dans la salle le marquis de Cuevas. C'est lui qui a repris le ballet de Monte Carlo par la suite, le destin encore. Il a crié son célèbre « *Bravo !* ». Quand il faisait ça, il criait et ensuite il se cachait, je m'en souviens très bien.

Après, nous sommes partis en vacances. On a reçu un télégramme du Marquis : « Je vous engage comme danseuse étoile pour ouvrir la saison à Paris et vous allez danser *Roméo et Juliette* de Lifar, *La Fille Mal Gardée* et *Suite en Blanc* ». C'est comme ça que je suis devenue étoile à 15 ans.

NRC – Comment survit-on à devenir étoile à cet âge-là ? C'est le but d'une vie pour la plupart des danseurs. Marie-Agnès Gillot accéda à ce titre à 29 ans, Aurélie Dupont, nouvelle directrice de la danse à l'Opéra, à 25 ans. Quel but restait-il quand on est devenue étoile à seulement 15 ans ?

E. P. – Il y a tout à faire, il y a la responsabilité des rôles. J'étais pétrifiée de devoir interpréter *Roméo et Juliette*. Mon grand mot, c'était : « être à la hauteur. » Comme je le dis à mes danseurs, on n'est jamais stationnaire dans la danse, soit on monte, soit on descend. Ça a toujours été ma hantise, c'est pour ça que je me disais toujours : « Attention, il ne faut pas que tu descendes, il faut que tu montes ! » Donc quand je me suis retrouvée étoile, ça a été un éternel recommencement. Je me suis retrouvée responsable pour danser de grands rôles, et je devais les faire à la hauteur. Le corps de ballet, c'est très différent, on danse avec tout le monde, mais pour interpréter des rôles il y a énormément de travail personnel. Le chorégraphe vous

montre les pas mais vous devez réfléchir chaque mouvement et surtout la signification de chacun d'entre eux. Je me réveillais en étant Juliette et je m'endormais en étant Juliette. Il fallait interpréter Juliette.



« *J'ai juste essayé d'être conforme à l'idée que je me faisais d'une danseuse étoile* »

J'ai remarqué que les grands artistes sont très modestes. Lifar l'était et Balanchine aussi. Même moi je n'étais pas du tout à me dire que j'étais danseuse étoile, jamais je n'ai eu cette impression. On est modeste devant l'effort qu'il faut faire pour être à la hauteur, donc on ne peut jamais dire qu'on est étoile. Il faut que je sois à la hauteur d'être une danseuse étoile sinon je ne suis rien. Jusqu'à maintenant je ne me suis jamais sentie étoile, j'ai juste essayé d'être conforme à l'idée que je me faisais d'une danseuse étoile.

Grâce à Lifar, j'ai été engagée dans la compagnie du marquis de Cuevas, on a fait des tournées. On allait tous les jours faire des spectacles partout dans le monde, et ça c'était difficile à 15 ans parce que c'était fatigant. J'ai arrêté mes études en 3^e et ça été la danse, rien que la danse, on répétait tout le temps. On a beaucoup dansé à New York, à Londres. C'est d'ailleurs à Londres qu'un jour, notre maître de ballet est venue me voir et m'a dit : « Ethery, ce soir il faut que tu danses *Gisèle* ». L'étoile Rosella Hightower s'était fait mal, elle ne pouvait pas danser et il n'y avait personne pour la remplacer. Je connaissais ce ballet, je l'avais beaucoup regardé mais de là à le danser comme ça... En plus, on avait matinée, je dansais *Le Lac des Cygnes*, donc il fallait répéter entre matinée et soirée. Alors j'ai

commencé à répéter dès le matin. Pas avec le corps de ballet, on n'allait pas le faire répéter puisqu'il avait matinée. Je connaissais ce ballet par cœur, je le regardais tous les jours, j'aimais beaucoup Rosella. C'est ce que je dis à mes danseurs, il faut connaître tous les rôles, on ne sait jamais si on vous demande de venir danser... Mais je ne n'avais jamais vraiment dansé. Ça démontre des ressources insoupçonnées de l'être mais ça demande un travail antérieur important pour pouvoir le faire. Heureusement que j'avais l'acquis de mes autres rôles, le fait d'avoir regardé chaque spectacle, donc d'avoir travaillé intérieurement. Le maître de ballet courrait dans tous les sens d'une coulisse à l'autre pour me dire où rentrer et sortir parce que je n'avais jamais répété avec le corps de ballet et ça a été un très grand succès, je m'en souviendrai toute ma vie même si je l'ai repris après. Le rêve de chaque danseuse c'est de danser *Gisèle*, c'est le plus grand rôle qui soit. (Ndlr : Rosella Hightower est nommée étoile lorsqu'elle remplace au pied levé, après quelques heures à peine de répétition, Alicia Markova dans le ballet *Giselle*)

NRC – Quand on voit les danseurs de l'Opéra de Paris, même le corps de ballet, on a l'impression de voir la même danseuse dupliquée, aucune danseuse de couleur. Est ce qu'on peut abolir cette obsession de la race dans la danse classique ?

E. P. – Mais on revient en arrière, moi-même je n'aurais jamais pu être admise, on n'était pas du tout comme ça avant. On dansait avec des grands, des petits, des gens de couleur etc. Maintenant, depuis Brigitte Lefevre il faut le dire, c'est devenu formaté, on dirait des duplicatas, il n'y a plus de personnalité. Du temps de Lifar, il n'était pas très grand, il dansait avec une danseuse différente, on ne regardait que le talent. Mais c'est devenu formaté. Ça n'a jamais été comme ça. Barychnikov était petit, le grand Nijinski aussi mais

en plus il était fort. C'est ça l'Opéra maintenant, je vois des jeunes pleins de talent qui ne sont pas admis à cause de ça. Il faut qu'ils reviennent en arrière ! À l'Opéra je ne reconnais plus personne, toutes semblables et comme mon petit doigt, maigres, maigres.

NRC – Vous n'avez jamais eu, vous, cette hantise de la maigreur ?

E. P. : Non, je n'ai jamais été comme mon petit doigt. Justement, un critique du Monde avait écrit que j'étais... normale. Je n'étais pas la danseuse filiforme, j'avais déjà beaucoup dansé quand ça a commencé, cette mode. Les pauvres, ils deviennent anorexiques, ils ne mangent pas. Je ne dis pas qu'il faut être fort mais il faut manger. Les pauvres petites elles mangent une pomme et elles font de l'effort, il faut faire une révolution !

NRC – Peut-on arrêter la danse ? C'est quelque chose que vous ne pourriez pas faire, vous, par exemple ?

E. P. – Non, je ne pense pas. Je danse encore parce que d'une part j'en ai la possibilité, et d'autre part... Je ne sais pas, je suis née en dansant et je mourrai en dansant. Mais j'ai quand même appris à être différente, à aimer les petites choses de la vie, avant ce n'était pas possible. Mon mari chanteur Jacques Douai me disait que quand il était jeune, s'il ne chantait pas, il n'existait pas. Il aurait chanté pour un clochard, mais j'étais exactement pareille.

Et après ça a été différent, à un moment j'ai arrêté de danser. J'ai arrêté avant la naissance de mon fils mais aussi parce que j'étais en dépression. J'étais trop fatiguée. J'adorais toujours la danse, mais je n'en pouvais plus qu'on me demande d'être toujours à la hauteur. J'ai arrêté là et j'ai pris des cours de théâtre, ça m'a énormément servi quand j'ai repris la danse, parce que je théâtralisais toujours, je jouais un rôle. •

LIFAR Serge (1905 - 1986)

Danseur étoile puis maître de ballet à l'Opéra de Paris entre 1930 et 1958, il restaura son niveau pour en faire l'un des meilleurs du monde. Chorégraphe et pédagogue il réforma le style de la danse, coqueluche du tout-Paris même sa collaboration ne lui valut que 3 ans d'exil de 1944 à 1947.

BALANCHINE Georges (1904 - 1983)

Chorégraphe de génie, pionnier du ballet aux Etats-Unis il inventa le ballet néo-classique qui déboucha sur la danse contemporaine. Son style se base sur l'interprétation de la musique, la rapidité et l'épure. Fondateur du New York City Ballet.

BARYCHNIKOV Mikhaïl (1918 -)

Un des danseurs les plus importants du XX^e siècle. Lors d'une tournée au Canada, il y demande l'asile politique et fuit l'URSS. Danseur libre puis directeur de l'American Ballet Theatre il fut le porte-parole de la danse moderne.

PETTIT Roland (1924 - 2011)

Danseur et chorégraphe de danse moderne, il travailla avec Gainsbourg, Y. Saint-Laurent, Cocteau pour des créations audacieuses.

MARQUIS DE CUEVAS (1885 - 1961)

Mécène et directeur de ballet américain, il créa plusieurs compagnie dont le Grand Ballet de Monte-Carlo, il travailla avec les plus grands danseurs : R. Hightower, G. Skibine, E. Pagava, ou R. Nouriev.

LEFEVRE Brigitte (1944 -)

Directrice de la danse de l'Opéra de Paris de 1995 à 2014.



PHOTOGRAPHIE par Valentin BAILLARD

LITANIE

NRC 41

UN, DEUX, TROIS

Zoé TERREAUX

Une voiture grise comme les nuages s'arrête juste devant la grosse ligne blanche dessinée par terre. Il commence à faire nuit. Derrière les vitres je vois le conducteur tourner la tête à gauche, puis à droite, puis à gauche, puis se pencher à gauche pour regarder derrière lui – j'ai entendu un jour que ça s'appelait un angle mort, mais est-ce que ça veut dire que quelqu'un est mort ? Le conducteur se redresse, regarde tout droit devant lui, et hop, la voiture redémarre. J'ai envie de lui courir après en agitant les bras et en criant aussi fort que je peux – attention, attention, la voiture est repartie, attention – mais je me souviens de ce qu'a dit maman un jour : je ne dois pas courir après les voitures, le conducteur n'est pas en danger, c'est lui qui a demandé à la voiture d'avancer. Alors pour ne pas paniquer, je sers mes poings très forts, je rentre la tête dans mes épaules, j'appuie très fort mes paupières devant mes yeux, et je chante :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



Je rouvre les yeux. Il n'y a personne dans la rue. La route brille, elle est mouillée parce qu'il a plu toute l'après-midi. Le muret aussi est mouillé, je ne peux pas m'asseoir dessus, sinon j'aurai le pantalon tout mouillé et il collera à mes fesses, ce qui est très désagréable. La barrière qui est plantée dans le muret est mouillée aussi. Il y a même des gouttes qui s'accrochent en-dessous : elles doivent avoir peur de tomber et de se faire mal. Elles ont peut-être le vertige, alors je décide de les aider. Avec mon doigt, je m'approche tout doucement de la plus grosse goutte pour l'attraper, mais juste au moment où je la frôle elle se met à trembler. Je lui ai fait peur, alors je range vite ma main et je serre mon poing :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six.*

Je rouvre discrètement un œil. Elle ne tremble plus. Je desserre doucement ma main droite et j'approche mon doigt de la goutte, tout doucement. Elle ne bouge pas, alors je continue jusqu'à être tout près. Au moment où je vais la toucher, elle saute sur mon doigt comme si j'étais une bouée de sauvetage. Je la regarde quelques secondes : elle brille, et à travers elle je vois le monde tout rond et déformé. Mais elle est froide, alors je me dépêche de la poser sur le sol, tout doucement pour ne pas lui faire peur. Elle ne bouge pas et s'étale entre les bosses du bitume. Elle a dû retrouver ses amies gouttes d'eau par terre. Je me redresse : il reste beaucoup de gouttes accrochées à la barrière, plus que je ne saurais les compter, je ne sais pas si je pourrai toutes les aider. Mais je ne peux pas les abandonner comme ça, alors je tends ma main vers une deuxième goutte et je recommence. Cette fois-ci, j'y arrive du premier coup. J'en déplace une troisième, une quatrième. Quand j'attrape la cinquième, elle tremble, tombe de mon doigt et

NOUVELLE

s'écrase par terre. Affolée, je rentre ma tête dans mes épaules et je chante à toute vitesse :



Un deux trois, nous irons au bois.

Quatre cinq six, cueillir des cerises.



Sept huit neuf, dans mon panier neuf.

Dix onze douze, elles seront toutes rouges.



Je relève tout doucement la tête et regarde le sol, les poings fermés. Je ne sais pas où est tombée la goutte, il reste juste un peu de mouillé sur mon doigt. Je l'ai peut-être tuée ? C'est horrible, la pauvre s'accrochait à la barrière pour ne pas tomber, et moi je l'ai jetée par terre. Est-ce qu'on va me punir pour l'avoir tuée ? Je ne veux pas aller en prison ! J'écrase mes deux mains à plat sur mon visage et bouge mes épaules en rythme :



Un deux trois, nous irons au bois.

Quatre cinq six, cueillir des cerises.



Sept huit neuf, dans mon panier neuf.

Dix onze d...



— Tout va bien petite ?

Je sursaute. Je ne connais pas cette voix. J'écarte discrètement mes doigts devant mes yeux pour voir qui a parlé. Un grand monsieur que je n'ai jamais vu me regarde avec ses yeux noirs. Il a une grosse barbe grise comme les méchants à la télé, et son manteau est bleu comme la police. Je referme vite mes doigts pour me cacher : je ne veux pas aller en prison, il ne faut pas qu'il me voie !



Un deux trois, nous irons au bois.

— Eh, je te parle ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute seule ?

Quatre cinq six, cueillir des cerises.



— Tu m'entends ? Qu'est-ce que tu marmottes dans ta barbe comme ça ?



Sept huit neuf, dans mon panier...

Le grand monsieur m'attrape le bras gauche. Je ne peux plus me cacher, alors je rentre la tête autant que je peux dans mes épaules en essayant de me cacher dans mon col de manteau. Si j'avais une écharpe, j'aurais peut-être pu me cacher plus. En tout cas là ça ne suffit pas, il continue à me parler.

— Ne fais pas semblant d'être sourde, je sais que tu m'as entendu. Et je sais que tu peux parler, tu chantonnes quelque chose à l'instant.

Je ferme ma bouche le plus fort que je peux pour ne pas parler. Le monsieur se baisse pour me regarder droit dans les yeux, alors je ferme très fort les yeux pour ne plus rien voir. Il tient toujours mon bras gauche. J'essaie de me débattre, mais il me tient trop fort.

— Tu es toute seule, petite ? Tu t'es perdue ?



Un deux trois, nous irons au bois.

Quatre cinq...

Le grand monsieur me secoue le bras et j'ouvre grand la bouche sans faire exprès.

— Ce n'est pas moi, je vous jure, je n'y suis pour rien !

— Mais de quoi tu parles ?

— Je n'ai rien fait, ce n'est pas de ma faute, je ne voulais pas la faire tomber, je n'ai pas fait exprès !

— Calme-toi, qu'est-ce qui te prend ? Je ne t'ai rien reproché. De quoi tu parles ?

— Ben la goutte. Ce n'est pas ma faute, je voulais juste la sauver, mais elle est tombée.

— Pardon ?

J'ouvre les yeux. Le grand monsieur me regarde avec des gros yeux comme si j'étais une extraterrestre. Ou alors il essaie de me tuer avec ses yeux ? Je baisse vite la tête et je fixe le sol pour l'en empêcher. Il n'a visiblement pas compris ce que je lui ai dit : soit il fait semblant pour me faire avouer mon crime, soit il n'a vraiment rien vu, et alors je n'irai peut-être pas en prison. Je referme les yeux et la bouche pour ne plus parler.

— Est-ce que tu es perdue ? Tu as besoin que je te ramène chez toi ?

Je ne réponds pas. Est-ce que c'est un piège ? Peut-être qu'il va m'emmener en prison pour me faire avouer ? Si je me laisse avoir, peut-être que je ne reverrai plus jamais maman et papa et Tatiana et Croûton. Mais en même temps je ne sais pas où est partie maman, la dernière fois que je l'ai vue elle rentrait dans la boulangerie pour m'acheter un croissant, mais je ne l'ai jamais vu ressortir. Peut-être qu'elle est sortie pendant que j'essayais de rouvrir les fleurs qui s'étaient cachées de la pluie ? Peut-être qu'elle me cherche maintenant ? Est-ce que le grand monsieur pourrait vraiment me ramener à la maison ?

— Tu sais où tu habites ?

J'ai peur que ce soit un piège, je ne veux pas me faire avoir parce que si je vais en prison je ne retrouverai jamais maman, alors je cache ma tête dans mon manteau et je répète :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



J'entends le grand monsieur qui parle mais je ne comprends pas ce qu'il dit. Quand j'arrive à douze, je sens qu'il attrape mon collier. J'ai peur de me faire étrangler, peut-être qu'il va essayer de me tuer. J'ai envie de partir en courant et de crier très fort ma chanson. Mais je me souviens de ce qu'a dit maman un jour : je ne dois pas empêcher les gens de regarder mon collier quand je suis toute seule, ils pourront m'aider à retrouver ma maison s'ils le regardent. Alors je sers les poings encore plus fort jusqu'à me faire mal avec mes ongles et je recommence :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



Le grand monsieur continue de parler. Il a lâché mon collier. J'ouvre discrètement un œil et je vois qu'il parle à son téléphone. Mais il me regarde, alors je le referme vite pour ne pas qu'il me voit et je continue :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit...*



NOUVELLE

Le grand monsieur m'attrape le bras et me force à le regarder. J'ouvre les yeux, mais je regarde par terre pour ne pas qu'il me tue avec ses yeux. Il montre mon collier.

— J'ai appelé ta maman avec le numéro qui est sur ton petit carton là. Elle était très contente que je l'appelle et elle m'a promis qu'elle arrivait très vite pour te ramener à la maison.

Je ne bouge pas. Si c'est un piège, je ne me ferai pas avoir, pas aussi facilement.

— Elle m'a dit de te dire qu'elle ramenait un certain Croûton avec elle.

Je lève les yeux et desserre les poings.

— Croûton ?

— Oui. Elle va arriver très bientôt, elle m'a dit qu'elle n'était pas loin d'ici.

Je regarde le grand monsieur dans les yeux. Il me sourit et me caresse les cheveux comme Tatiana quand je m'allonge sur ses genoux dans le canapé. Peut-être qu'il est gentil en fait. En tout cas il a l'air gentil. J'ai presque envie de me jeter dans ses bras, mais je me méfie quand même un peu, au cas où. Je continue à le regarder, et je récite lentement :



Un deux trois, nous irons au bois.

Il récite avec moi. C'est forcément un ami alors !



*Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



Quand j'arrive à la fin, je lui souris.

À ce moment, j'entends la musique de Croûton derrière moi. Je me retourne d'un seul coup : maman marche vers nous, mon doudou dans les mains. Je cours vers elle me jette dans ses bras, puis je lui prends Croûton et le sers très fort contre moi en chantant avec la musique :



*Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.*



Maman parle avec le grand monsieur :

— Merci beaucoup monsieur ! Je la cherchais depuis bientôt une demi-heure, je ne pouvais qu'espérer que quelqu'un voie sa carte !

— Vous avez bien fait de lui en mettre une. Quel âge a-t-elle ?

— Douze ans, mais plutôt quatre dans sa tête. Elle est née avec...

Je connais son discours par cœur, et c'est même la réponse que je donne quand on me demande mon âge. Je n'écoute plus et j'appuie sur le ventre de Croûton pour qu'il recommence à faire de la musique, et je chante avec lui :



*Un deux trois, nous irons au bois.
Quatre cinq six, cueillir des cerises.
Sept huit neuf, dans mon panier neuf.
Dix onze douze, elles seront toutes rouges.* •



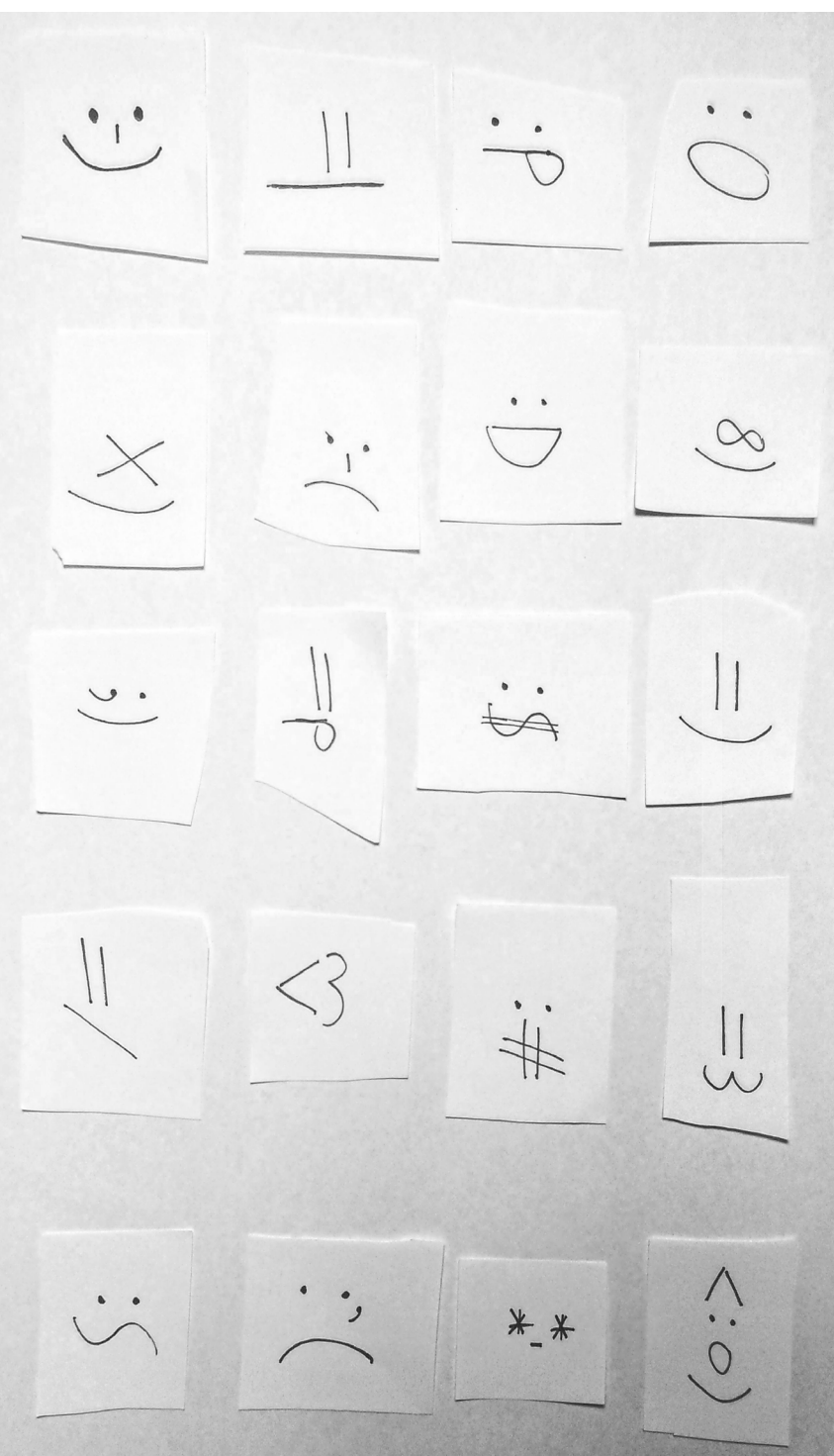
AQUARELLES



Aquarelles, Solène BERCU



DESSINE-MOI UN SMILEY !!



Il a suffi d'une minute, de l'apparition si soudaine d'une idée, pour décider de la tenue de ce stand de création éphémère. Parodiant la célèbre formule d'Antoine de Saint-Exupéry, les Centraliens ont dégainé stylos et crayons à papier. Le résultat ? Plus de 180 smileys apposés fougeusement sur ces petits morceaux de papier blanc.

La diversité des regards est saisissante. Nous n'avons demandé qu'une chose : dessiner *un smiley*, et voilà que jaillit un florilège de sentiments : joie, satisfaction, gêne, colère, tristesse, rire, indifférence, étonnement, complicité, admiration... Réduite à sa plus simple représentation, l'émotion est transmise avec d'autant plus de clarté.

La double page suivante, arrangée en un véritable tableau de chasse, comporte les plus détaillés, les plus élégants, les plus insoupçonnés ou même les plus banals des smileys reçus. Qui doutait encore de vos talents de dessinateurs ? ;-)

F. M.

CONTRIBUTION COLLECTIVE



UN SMILEY!



Emilien RAVIGNÉ

Le dos. C'était son dos qui venait d'émettre ce craquement, mauvais augure pour la journée. Enfin, il est six heures, l'heure des vieillards, celle où même les présentateurs radio de la matinale sont fatigués, où les rues sont sales des restes de la nuit, encombrées de bandes de brume gisant là, confettis et cotillons d'une fête à présent terminée. Il n'y a que les retraités pour être témoins de tout cela. On commence sa journée tôt à cet âge, pour être bien certain de terminer tout ce que l'on n'a pas à faire. Allons bon, la vie n'est tout de même pas si désagréable, l'appétit va et il peut encore se déplacer, du moins les jours où son dos le lui permet.

Allez ! un petit effort, ça y est, il est debout. Il va faire chauffer la bouilloire et allume la radio, cette compagne si égoïste mais à la voix tellement chaleureuse. Il faut bien se tenir au courant de l'actualité, non pas qu'il s'en soucie mais c'est important de savoir qu'on est au goût du jour, pas encore gâteux, du moins pas complètement.

Il éteint la radio, assez de misère dans le monde pour aujourd'hui. Le silence, la journée peuvent débuter. Il dresse l'oreille comme un chien dresserait la truffe, humant le vent. Le silence ? Vraiment ? Oui, tout est calme. L'immeuble a été déserté par le flux des travailleurs, étudiants et écoliers qui, comme la marée une fois retirée, laisse le sable se sécher au soleil, doucement, petit à petit. Le silence, comme la grève retient l'eau, reste encore lourd du brouhaha des départs bien après l'heure matinale des héros du métro. Il faut un peu de temps au calme pour reprendre la consistance inviolée qui règne dans un monastère. Ne demeurent que les gardiens du temple, les

thuriféraires de la vie entre huit heures et dix-sept heures, les vieux.

Cette fois, c'est sûr, il n'a pas rêvé. Des ricochets de sons troublent le silence. L'oreille s'ouvre, en alerte. Qu'est-ce ? Bruits indistincts, rumeur incertaine, sons inarticulés, cantilène croissante, mélodie ronflante ...

La mélodie enfle et reflue, s'installe progressivement dans tous les angles, investit chaque interstice. Elle est désormais bien présente, emplissant l'air, aussi lourd que le silence qui l'avait précédée était vapoureux.

Il exhale profondément, un chuintement sort de sa bouche. Un air de grande lassitude a plissé son front. La journée peut réellement débuter. Le poids du monde retrouve sa place sur les épaules de cet Atlas. La plainte s'arrête, doucement, comme elle avait commencé.

Les sensations humaines sont volatiles : que restait-t-il de la quiétude d'une nuit de repos ? La joie, terne peut-être, banale mais rassurante du début de journée l'a quitté. C'est désormais une autre sorte de musique qui éclate entre ses tempes, les mêmes pensées, éternellement ressassées tourbillonnent et s'entrechoquent, sans considération aucune pour les cellules grises envahies. Celles-ci ne pouvaient que crier sourdement, incapables de vaquer à leurs occupations habituelles, plaines de Belgique sous les chenilles des blindés.

Habillé, il passe au salon. Pique un livre dans la bibliothèque, il ne prend pas la peine de choisir, il ne les connaît pas de toute façon. Ce n'est pas sa collection, c'est celle de sa défunte femme. Depuis quelques temps il s'est mis à lire ces ouvrages,

manière posthume de rendre hommage à celle qui pendant toute sa vie a essayé de le sauver de son inculture. L'odeur des vieux livres qui n'ont pas été ouverts depuis longtemps lui monte au nez. Celui qu'il tient entre les mains a dû être un des préférés de Madeleine, il est tout écorné et la reliure se balance irrévérencieusement. La tête entre les mains, il ne parvient pas à se concentrer ; son regard erre dans la pièce, hagard, le buffet en merisier, l'armoire, la table trop grande pour lui seul, le piano, la bibliothèque, la télé éteinte, toujours éteinte.

Le piano était dans le salon, un beau piano droit, en chêne. C'était Victor, un client de la boulangère qui le vendait, il ne s'en servait plus, c'était dommage de le laisser se désaccorder dans son vieil appartement. L'instrument ne paraissait que plus beau de ces vies multiples. Les touches, les noires surtout, avaient le toucher soyeux que seules des milliers d'heures d'exercices peuvent produire, les doigts caressant et recaressant pour égrener inlassablement les gammes et les arpèges jolis. Ils l'avaient installé, avec Madeleine et son frère pendant que les enfants étaient chez leurs grands-parents. Il fallait qu'ils aient la surprise en rentrant. Sa fille avait crié de joie en le voyant. Enfin un piano à elle, un beau piano dans le salon, comme chez les riches, pour elle, rien que pour elle. Sa petite fille, son bébé encore, s'était pendu à son cou en pleurant de joie. Les larmes ruisselaient des joues bien pleines sur sa chemise, il les buvait en l'embrassant, sa moustache la chatouillait comme toujours, elle riait, elle pleurait. Ils étaient si heureux.

Et la voilà qui revient. Encore. Il y a cette fois moins de subtilité dans l'envolée de la mélodie, on rentre plus vite dans le vif du sujet. Le coin est rentré dans le bois, difficilement, il faut désormais l'arroser afin qu'il gonfle, gonfle et éclate le morceau de bois.

Pas de repos, variations de style en ré majeur, l'air se répète, ne s'achève que pour mieux recommencer. Et plus fort, toujours plus fort. Voilà la nouvelle définition du crescendo, celle du marteau fait de ces notes qui de plus en plus violemment confond sa tête avec son enclume originelle. Oh mon Dieu, faites que ça s'arrête. La quatrième reprise est plus douce, plus rapide

aussi, plus entraînante. Mais on entend toujours les basses sourdes qui martèlent l'accompagnement.


Le livre gît complètement oublié, reliure vers le ciel, la gravité pour une fois se chargeant de la faire adhérer à la tranche. Il se tient la tête à deux mains et oscille d'avant en arrière, d'arrière en avant, et d'avant en arrière, une noire, deux croches puis les doubles.

Le point d'orgue s'éternise. Serait-ce la libération ? Il doit être onze heures.

Il est en nage, le col de chemise tout dépenaillé ; la gomina dans ses cheveux a sculpté les têtes surnuméraires d'un cerbère décati.

Un petit cordial, oui, il a bien mérité un remontant tout de même.

La boisson est un nectar des dieux. Quelle autre réponse peut-il y avoir ? La seule intervention divine parvient à expliquer le miracle de la transmutation du jus de raisin et de levures dont il préfère ignorer le nom en cet élixir fameux, doux au palais, soyeux à la langue mais piquant aux gencives qui réveille l'homme et endort ses faiblesses sous la nuit de sa robe écarlate. Le vin avait toujours été au centre de la table quand il était petit, ses parents en buvaient à chaque

 Les touches, avaient le
toucher soyeux que seules
des milliers d'heures
d'exercices peuvent produire, les
doigts caressant et recaressant
pour égrener inlassablement les
gammes et les arpèges jolis.

repas, oh pas beaucoup, un demi-verre, mais un repas sans rouge était un jour où le soleil ne valait pas la peine qu'on le remarquât. Cet ami fidèle, qui dissimulait sans coup férir la plus épaisse des soupes aux choux de bonne-maman était aussi le pilier où s'appuyer quand le monde tanguait, vacillait et chavirait autour de soi. Il avait toujours eu recours à ce remède, « c'est générationnel » avait statué il ne sait plus quel con endimanché à la radio, alors si c'est générationnel... Madeleine le lui reprochait, pas souvent, pas très fort au début mais plus le temps passait et plus elle lui faisait remarquer sèchement qu'il était saoul comme un

cochon. Rond comme un cul de pelle qu'il était quand il rentrait s'affaler dans le lit conjugal certains soirs. C'étaient immanquablement les soirs de fin de commande à l'usine, quand le travail commençait à manquer et qu'on avait le temps de gamberger, seul devant les écrous qui ne défilaient plus.


Cela va mieux. Il est assis dans son fauteuil, celui où il fait bon être vers midi quand le soleil le chauffe. Son esprit se rassemble, il se laisse aller à se détendre entre les accoudoirs. Les souvenirs se pressent encore dans sa tête, mais il prend quelques minutes pour tenter de se vider le cerveau. Comment est-ce qu'ils font au cinéma ? Les stars sur le déclin qui veulent rajeunir pratiquent le yoga ; elles se mettent en tailleur, elles soufflent profondément en fermant les yeux et immédiatement prennent un air extatique. Elles expliquent ensuite qu'elles ont refait la connexion avec leur moi intime et que ça les a revitalisé, tout est plus beau ainsi, plus harmonieux. Il ne va pas se mettre en tailleur sur son fauteuil. Il aurait l'air idiot. En plus il ne peut pas : il a mal au dos. Mais il essaie le coup de la respiration, on ne sait jamais. Il n'entend que le bruit de ses poumons qui se vident à intervalles réguliers, son cœur qui tambourine toujours dans sa poitrine et sa tempe droite qui le lance. Il respire paisiblement pourrait-on croire, pourtant avec chaque bouffée qui remplit son corps tout entier, reviennent tourbillonner les feuilles mortes des souvenirs.

Elle avait commencé à étudier le piano à huit ans, c'était trop tard pour en faire quelque chose disait Mademoiselle, il fallait commencer bien plus jeune. Mais la vieille professeure n'avait plus beaucoup d'élèves et n'avait pas pu résister aux grands yeux de la petite fille qui la regardait avec tant de confiance. Elle venait bien à tous les cours, sa petite pièce dans la poche de sa robe pour payer à la fin de la séance. Jamais de retard, jamais de mauvaise conduite, jamais. Et elle travaillait. Comme elle n'avait pas de piano chez elle, elle venait un jour sur deux après l'école chez Mademoiselle. Elle passait par la cuisine sans frapper et s'asseyait au piano pour une heure

ou deux ; elle s'appliquait, travaillait ses accords, le métronome la grondait chaque fois que, grisée par l'émotion, elle se laissait aller à trop de fantaisie dans l'interprétation du morceau de la semaine. Mademoiselle était là bien sûr, mais elle ne disait rien, ce n'était pas son cours, elle n'avait pas à le faire. Elle tressaillait à peine aux fausses notes, elle ne tapait pas la mesure du pied, ne hochait pas la tête, elle la penchait au contraire vers son ouvrage, un jour son tricot, un autre sa Bible. Il faut laisser l'élève à son travail, dût-il faire des sottises, ânonnait-elle lors du récital de fin d'année aux parents consternés des progrès de leurs rejetons. Ils étaient prompts à condamner le laxisme de Mademoiselle, à qui on pouvait reprocher bien des choses mais pas d'être avare en reproches et remontrances pendant l'heure hebdomadaire qui lui était impartie.

Il avait été si fier lorsque Mademoiselle l'avait déclarée prête à se présenter à son premier concours. Elle n'avait demandé l'avis de personne, elle avait juste inscrit Clélia ; de toute façon, pas un n'aurait osé la contredire. Elle avait choisi trois morceaux, un vrai programme. Un morceau facile pour commencer, un Mozart, un classique des concours pour mettre en confiance la jeune pianiste et amadouer le jury avec une œuvre bien connue. Puis venait une valse de Schubert, plus exigeante, plus moderne aussi. Et enfin, le point culminant de cette audition, une aria de Bach, une merveille, ciselée et puissante. Même lui qui n'était pourtant pas mélomane était touché lorsqu'il l'entendait, ça c'était de la vraie musique, avec chaque chose à sa place.

Le morceau a repris. Pouvait-il en être autrement ? Oh, il savait fort bien qui le torturait ainsi. Il est toujours plus en forme l'après-midi, il joue plus fort, plus violemment. Aujourd'hui, fait étrange, il joue vite comme si son unique but était de hâter la fréquence de répétition de la partition. Ce n'est pas si désagréable, on oublie un peu les notes, on se concentre sur la cascade de sons et non sur la mélodie, c'est désormais plus du bruit que de la musique. Il n'a pas fait les mots croisés du journal télé qu'il a été acheter hier, il attrape un crayon. Ce sont les meilleurs des mots croisés,

 Le point culminant de cette audition, une aria de Bach, une merveille, ciselée et puissante.


toujours imaginatifs, il faut aller chercher les références dans la culture populaire et pas dans les recoins sombres d'un Larousse. Quand le mot juste n'arrive qu'après une longue divagation, il semble évident. Quelle réponse eût pu être plus drôle que celle-ci ?

« Moins cher quand il est droit. » Voyons voir ...

Il joue certes moins fort mais il joue vite, très vite, trop vite. Les sons se bousculent, ils entrent dans sa tête, n'ont pas le temps d'en ressortir qu'une autre fournée est arrivée. Son cerveau connaît si bien cet air, il cherche ses repères. Ah oui, la noire pointée et la croche. Mais où sont les noires ? Trop vite, tout s'enchaîne. Une note en remplace une autre, elle n'est pas là où elle devrait être, on en est pas à cet endroit du morceau, les doubles croches arrivent plus tard, après le gruppetto ! Ah, non le deuxième gruppetto est là, mais pourquoi a-t-il sauté une demi-page ? Non ? Tout n'est pas là, tout ne peut pas être là, ce n'est pas comme ça qu'il faut la jouer ! Un massacre, un carnage. Non ! Il n'arrive plus à suivre. Les mains enserrant sa tête qui repose maintenant sur ses genoux il marque de tout le poids de son corps la mesure pour tenter de suivre. Les yeux fermés, plissés par la concentration, il essaie de remettre dans l'ordre ce qu'il entend. Il s'immobilise tandis que les sons s'égrènent sans pitié aucune. Il pleure, il glisse lentement vers le sol, prostré. Il ne bouge plus.

Elle avait tellement travaillé cette aria, elle était difficile et elle voulait qu'elle soit parfaite. L'appartement n'avait résonné que d'elle pendant des semaines. Elle avait particulièrement du mal sur un passage où il fallait jouer des accords d'octave en piqué à la main gauche tandis que la droite montait et redescendait les arpèges, le chant devait être proéminent mais pas trop fort, les accords n'étaient là qu'en accompagnement, légers ; attention cependant, une fausse note gâcherait tout l'ensemble. Après l'avoir répété elle avait à chaque fois les mains engourdis de les avoir gardées si longtemps dans la même position.

Le concours était à Orléans, il fallait conduire Clélia là-bas pour la fin d'après-midi, l'audition avait lieu en soirée dans une vraie salle de concert devant un public composé majoritairement des

 Il fallait jouer des accords d'octave en piqué à la main gauche tandis que la droite montait et redescendait les arpèges.

familles des jeunes artistes, certes, mais assis dans des fauteuils de velours rouge. Il voulait être avec elle quand elle monterait sur scène, Madeleine était enceinte, elle ne pourrait pas venir, le docteur lui avait ordonné de rester couchée.

Le fils de Dubois aussi avait commencé le piano tard, encore plus tard que Clélia. Il possédait des traits fins, des cheveux bruns souples et vaporeux, qui ils lui donnaient l'air d'un Chateaubriand enfant, rêveur incompris. Il était beau, Clélia s'en était tout de suite entichée, ses mains fines et délicates faisaient merveille sur le clavier blanc et noir. Il était à chaque fois émerveillé de voir ces deux enfants interpréter de ravissants quatre mains dans son salon pendant les repas dominicaux, des pièces qu'ils avaient préparés en secret toute la semaine pour le plaisir de surprendre leurs parents.

Ses parents ne pouvaient pas l'emmener, ils étaient pharmaciens et de garde ce dimanche là, impossible de décaler, et encore eût-il fallu qu'ils en eussent envie. On ne pouvait pas dire qu'ils prodiguaient beaucoup d'affection à leur fils unique. Il devait être parfait en toutes circonstances pour ne pas faire honte à sa pauvre mère comme elle le répétait si souvent. Le gamin avait l'air terrorisé dès que son père s'approchait. Clélia lui avait bien sûr proposé de venir avec nous, cela ne me dérangeait pas, j'aimais les babillages à l'arrière tandis que je conduisais.

La lumière a baissé, il doit être tard, il se relève doucement, son dos craque lugubrement, un bruit habituel, reconnaissable et par conséquent plus réconfortant que douloureux ; c'est un rappel à la vie. Combien de temps est-il resté dans cette position ? Il a passé l'âge de jouer au fœtus. Il faut que cela cesse. Il n'en peut plus. Mais avant tout, il lui faut un verre. Non en fait, pas de verre, il ne faut pas.

Lui, si accablé en début de journée, mélancolique mais solide n'est désormais plus qu'une loque, à peine capable de mouvoir sa

carcasse du salon à la cuisine. Le contact avec le formica froid lui fait du bien, il appuie son front contre la table. Se reprendre, voilà, se reprendre, c'était le mot de Madeleine quand il se laissait aller. Il avait toujours eu tendance à noyer ses problèmes au lieu de les étrangler à mains nues. Une méthode de lâche. Il restait tranquillement sur le bord à les regarder couler au fond de la mare brune d'une chope.

Il avait décidé de passer au bistrot avant le trajet, pour dire bonjour à René qui venait de rentrer de vacances, ça faisait une paye qu'ils ne s'étaient pas vus. De verres en fines, il avait été l'heure de rentrer pour conduire les petiots, il était tout excité, pressé, il s'était pris les pieds dans le caniveau, fichtre de bouche d'égout qui n'était toujours pas réparée, heureusement qu'il n'avait pas encore mis son costume de flanelle comme le voulait sa femme, il l'aurait sali.

Un coup d'eau fraîche sur le visage, un coup de peigne, il n'a pas tant bu que ça, pas plus que d'habitude en somme, peut-être même moins, en fait il n'en sait rien, les verres c'est comme les points à la belote, on ne les compte pas entre copains.

Ils étaient partis à l'heure, évidemment à l'heure, Clélia n'aurait pas pu supporter de partir après l'horaire décidé, elle était sur des charbons ardents depuis le lever, même le fils Dubois n'arrivait pas à la calmer. Il faisait gris, un joli gris ceci dit, le genre de temps très lumineux qui parvient à remplacer le bleu du ciel pour créer une ambiance intime, exactement comme un jour de pluie soude une famille autour du feu de cheminée.

L'aria reprend, assourdissante, cet énergumène va casser une corde à taper ainsi sur ses touches. Il emplit tout l'appartement, la cuisine entière fait caisse de résonance, on ne parvient plus à faire la différence entre sa propre boîte crânienne et le reste du monde. Cette fois c'en est trop. Il se lève, la rage faire saillir ses yeux déjà explosés de sang. Une corde piano c'est solide, très solide, celle du voisin résiste bien à ses assauts répétés.

Il l'aura cherché. Il est revenu. Il est revenu juste pour cela, il devait bien s'y attendre.

Les arbres, il aimait bien les arbres. Après tout, les gens aiment les arbres, c'est comme détester

la guerre, c'est banal mais tout ce qu'il y a de plus normal. Qui n'aime pas les jolis arbres ? Pas à la saison du pollen pour les allergiques, soit, mais qui ? Nous retournerons aux arbres, c'est la vie, nous sommes de la poussière d'étoile destinée à nourrir une feuille. Et pourtant. Parfois ces excroissances ligneuses sont pressées de retrouver leur dû. Elles le prennent, brutalement, égoïsme naturel de leur propre survie.

Un bouleau. Il les avait plantés dans un bouleau, même pas un chêne ombrageux, un platane majestueux, un frêne ou un cerisier, non. Un bête bout de bois, sale et maigrichon, en haillons grisâtre avait emporté les deux frêles créatures, l'une à l'arrière, l'autre à l'avant. Était-ce sa faute s'il avait survécu ? S'il était le seul à s'être réveillé du coma au bout de quelques jours quand les bambins s'étaient éteints instantanément ?

La culpabilité fait depuis cette époque partie intégrante de sa personnalité, plus encore que la musique qu'on lui impose, elle joue, rejoue son petit air en permanence, peu importe ce qu'il est en train de faire. Madeleine et lui avaient enterré leur fille aînée, sa petite sœur n'avait pas beaucoup pleuré, il avait trouvé ça louche à l'époque, qu'une enfant ne pleure pas. Maintenant il comprenait, du moins il le pensait, c'était une information tellement au-dessus de ses perceptions habituelles que ses réflexes émotionnels étaient dépassés, la chérubine n'avait pas pleuré parce qu'elle n'était pas triste, son monde s'effondrait mais ce n'était pas la même chose que de se faire gronder ou de tomber dans le gravier.

Madeleine ne lui avait jamais fait de reproches mais leur relation s'était distendue, toujours tendre mais moins fusionnelle. En revanche, il avait bien vu les regards des voisins. Dans le quartier, on l'évitait. Oh ça, personne ne le jugeait vraiment, il n'était qu'un pauvre poivrot après tout, il était si effondré qu'on ne pouvait que le plaindre. Les parents Dubois avaient déménagé peu de temps après, pour ne plus avoir à contempler les vides laissés par leur enfant, affirmaient les commères sur le pas des portes.

Il rentre sans bruit dans l'appartement du dessus, l'air est joué si bruyamment qu'on ne l'a pas entendu rentrer, la porte n'est pas verrouillée, attitude commune aux vieux veufs. Qui voudrait

NOUVELLE

s'introduire chez eux ?

Une corde de piano, c'est solide.

Le meurtre, c'est tout de même plus propre que le suicide accompagné. L'assassinat résulte d'une saine passion, naturelle, qui s'exprime par une décharge de violence pure. Le suicide est louable, certes, savoir à quel moment mettre fin à ses jours et rester maître de sa vie jusqu'au bout. Cependant, il ne pouvait comprendre ceux qui entraînent leurs proches avec eux dans la mort, cela lui rappelait ces épouses indiennes qui se jetaient dans le bûcher funéraire de leurs défunts maris pour ne pas avoir à vivre sans lui.

Quel con, ce petit. Il s'imaginait vraiment que sa Clélia se laisserait bécoter sur la banquette

arrière ? Ah, elle avait eu vite fait de le remettre à sa place. À la pause, dans un petit village, il avait subrepticement regagné le siège avant. Il n'avait pas l'air plus triste que d'habitude, les yeux un peu humides peut-être, mais sinon en tout et pour tout semblable à celui qu'il était toujours, distant et froid. Il n'était pas sportif, toujours le dernier choisi pour les équipes de foot à l'école, deux pieds gauches et aucun réflexe. Et pourtant il s'était jeté avec tant d'agilité sur le volant, il avait mis tant de force à dévier la trajectoire du véhicule.

Il n'a pas tué le gamin non, mais il aura eu le père. Famille de dératés. Il prendrait bien un verre de cognac tiens. •

Clavier

Extrait de l'aria « Goldbergsche Variationen » de Jean-Sebastian BACH

CONSTANTES

Florimond MANCA

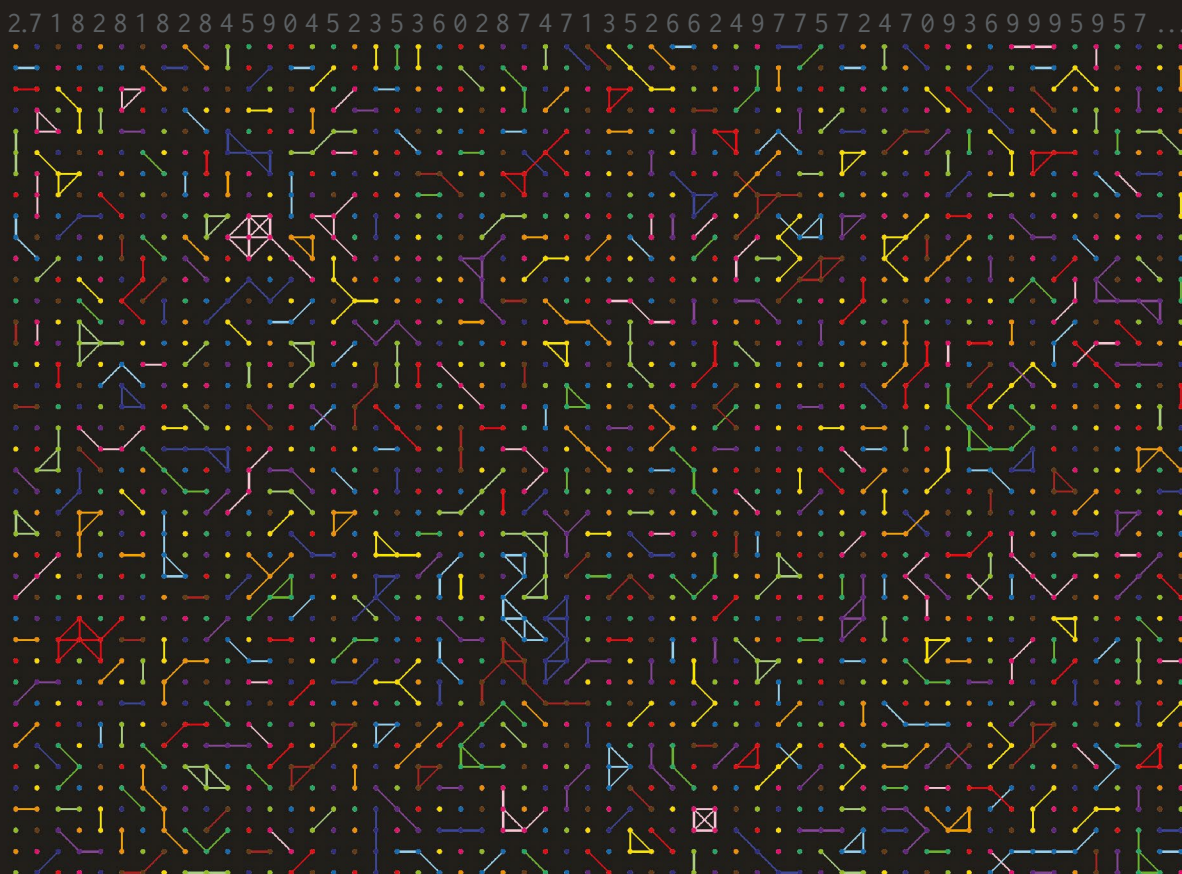
Les mathématiques, cet « alphabet dans lequel Dieu a écrit l'univers », regorgent de formules, de théorèmes, de méthodes ou de concepts dont on se plaît à chercher et à encenser la *beauté* ou *l'élégance*.

Beauté d'une formule qui met en évidence des résultats essentiels, et enrobe le tout dans un écrin de simplicité. Élégance d'un énoncé minimal qui permet pourtant d'établir des liens profonds entre des domaines jusque-là dits indépendants.

La plus primitive instance de beauté mathématique se situe, à mon humble avis, du côté des constantes. Comment expliquer

qu'il existe des nombres si particuliers, si remarquables, dits d'une importance *fondamentale*, que nous en venons à aduler ceux capables d'en retenir des milliers de décimales ? Plus philosophique encore : les constantes des mathématiques sont-elles ce qu'elles sont par une construction intelligente, ou existent-elles *dans la nature* ? C'est en réfléchissant à toutes ces questions que la beauté des constantes nous apparaît le mieux.

Alors, puisqu'un océan n'est jamais qu'une multitude de gouttes d'eau, voici ma goutte de contribution à la promotion de la beauté mathématique. Un chiffre, une couleur. •





Difforme

ANONYME

Depuis combien de temps ?
 10 jours ? 1 mois ? 1 an ? Une éternité ?
 Comme cette ville, et moi,
 Qui paraissent ne plus changer.
 Comme cette vie, où le temps s'est arrêté.

Le romantique est parti,
 Remplacé par l'asthmatique,
 L'asymptotique, la grande panique.
 Le long fleuve tranquille,
 Se défile,
 Au profit du grand Nil,
 Qui fait la nique à l'as des piques,
 Qui l'annihile dans un courant d'argile.

Les portes de la conscience,
 Dans l'inconscience des potes
 S'ouvrent et couvrent le bruit
 Des écouteurs, des écoutes.

Et l'arbre qui pleure
 Sabre les fleurs de la peur ;
 Car lui au printemps resplendira,
 Quand l'épouvante des violentes,
 Éventée se sera tue.

Et du haut de mon nuage,
Les Mayas pour horizon ;
Je médierai les dire et dirai,
Que ceux qui nagèrent,
Furent bientôt de ceux qui, naguère,
Auraient été le corps de la guerre

Car ce qui nous enterre,
Ce qui nous rend à la terre,
Est moins l'enfer que le vœu
De nos frères.

Mais si les mots me guident, si les sons m'assistent dans ma sourde tâche,
Dans ma secrète percée,
En seront-ils un jour récompensés ?
Pour le bien qu'ils auraient fait ?
Ou doivent-ils être condamnés,
Pour le Mal qu'on leur fait dire ?

Alors, qu'en est-il ?
Des mots qui courent ?
D'autres qui marchent,
Qui glissent ou qui fuient
Sont-ils mots par nature,
Ou parce qu'on les dit ?
Sont-ils plein de sens ?
Ou sans arrêt remplis
Par l'espoir qu'on porte en eux ?
Sacrifierai-je mon espoir en eux ?
Quitte à l'avoir écartée des dieux, autant la rendre à l'Homme, non ?

L'instant cinéma

TEXTES :
Thomas BREUILLE

Le jour de la Saint-Valentin, Jim Carrey décide de ne pas aller travailler et de se rendre sur une plage. En plein hiver. Il y fait la rencontre d'une jeune femme un peu folle, Kate Winslet. Il tombe amoureux. Puis le générique apparaît et on voit Jim Carrey dans sa voiture, en pleurs, il vient d'apprendre que celle avec qui il était a fait appel à une société pour l'effacer de sa mémoire.

Ce film nous transporte dans la tête d'un homme amoureux d'une femme qui ne lui ressemble absolument pas et nous montre la déliquescence de leurs liens. C'est un film fou, dont la construction, pareille à un songe, semble être brouillonne : on suit des souvenirs. Le lyrisme du film est impeccable, jouant sur des aller-retours réalité / rêverie issue de la mémoire. Le spectateur est épris de ces personnages

Eternal Sunshine of the Spotless Mind

Michel Gondry – 2004



qui doivent lutter pour ne pas oublier, qui luttent pour un amour difficile et prennent conscience de cet amour à travers l'oubli. Éblouissant.

Une jeune émigrée tchèque aux États-Unis, élève seule son fils. Elle cache un terrible secret : elle perd peu à peu la vue, destin qui menace son fils également et pour lequel elle économise depuis des années pour le soigner.

C'est un film construit sur plusieurs coups du sort qui touchent Selma. À chaque reprise, Lars von Trier mêle à ceux-ci des visions d'espoir, en chanson. L'héroïne semble alors en perpétuel combat pour éviter la chute et sauver son fils. D'une efficacité renversante, vous en sortirez avec une vision d'un monde injuste et impitoyable, et loin d'être indemne. Björk, chanteuse islandaise, qui a signé l'ensemble des chansons de cette comédie musicale d'un genre nouveau, y est renversante.

Dancer in the Dark

Lars von Trier – 2000



La Honte

Ingmar Bergman – 1968



Ingmar Bergman est considéré comme l'un des plus grands réalisateurs, ayant livré une filmographie immense. Difficile de faire un choix donc. Pourtant celui qui m'a le plus marqué fut bien La Honte.

Dans un pays imaginaire, un couple vit en quasi-autarcie. Malheureusement, la guerre arrive dans ce pays, et avec elle la tentative de la nier en restant aux bords de la société. Mais la guerre ne s'évite pas si facilement et bien vite elle s'invite chez ce couple. On observe alors la cassure d'humanité qu'elle produit en chacun d'eux, poussés aux extrêmes, puis l'éloignement qu'elle provoque alors également pour leur couple.

Les images sont comme toujours superbes, avec des jeux d'ombre et de lumière d'une grande précision. Mais surtout, Bergman place ici des métaphores cinématographiques intenses, comme la scène finale, magistrale.

CINÉMA

Un tourne-disque, un homme au teint pâle dans sa chambre, la caméra qui tourne, qui suit le mouvement du disque, puis une femme, pâle elle aussi, sur son lit. La scène d'ouverture magistrale de ce film crépusculaire, où deux vampires, amants, Adam et Ève, vivent chacun à l'autre bout du monde, dans un alanguissement complet.

C'est un film qui vous

marquera par sa mélancolie exacerbée, par le snobisme de ses personnages aussi. Jim Jarmusch réinvente le genre des films vampiriques et en fait une fable sur la drogue, la fatigue de l'éternité et la culture. Tilda Swinton (*Le Monde de Narnia*, *We Need to Talk about Kevin*) y est véritablement rayonnante, dans un rôle qui lui convient à merveille. Dans un Détroit symbole de la fin du

rêve capitaliste en Amérique, le cinéaste, avec une bande originale solaire, fait état de ses angoisses dans le monde d'aujourd'hui. Un film qui vous emporte avec lui, très loin.

Attention casting incroyable : Johnatan Rhys Meyer (vu dans *Match Point* ou *Les Tudors*), un certain Obi-Wan Kenobi (Ewan McGregor) mais aussi le futur Batman (Christian Bale).

Dans un décor de paillettes, maquillages les plus fous, on découvre l'histoire d'un journaliste qui doit écrire un article sur son idole de jeunesse. S'ensuivent des épisodes de réminiscence d'une époque fantasmagorique, celle du glam rock — inventée et idéalisée par le réalisateur, mais qui puise dans des mythes contemporains tels que Bowie, Iggy Pop ou encore Kurt Cobain — où sévit un engouement hystérique autour de quelques stars qui ne sont finalement qu'une surface montrée à des fans irrationnels.

C'est avec brio que Todd Haynes réalise une ode fantasque à ce que lui ont certainement apporté quelques idoles de jeunesse, montrant ici le rôle joué par de telles stars dans l'affirmation de soi tout en montrant l'illusion dans laquelle ils nous maintiennent. En étalant à l'écran tous ces fantasmes dans une extravagance rare, le réalisateur nous embarque dans un conte baroque ayant pour destination l'extase orgasmique.

Velvet Goldmine

Todd Haynes - 1998



Des plans qui restent à jamais dans la mémoire : une pluie de vêtements sur un couple qui se retrouve, des regards tour à tour moqueurs, de stupeur ou de respect, qui se tournent sur la caméra en lieu et place d'un homme aux talons hauts, un couple qui note dans un carnet ses agacements quotidiens dans une voiture pendant un lavage automatique, le son de la voiture à fond.

De Dolan on a surtout retenu Mommy, un personnage sûr de lui, presque irritant mais à fleur de peau. Moi j'ai commencé à adorer ses films avec Laurence, un homme qui un jour apprend à sa compagne qu'il a toujours voulu changer de sexe et qu'il souhaite franchir le pas. Entre difficulté à assumer et destruction peu à peu du couple, Dolan peint une fresque poétique touchante.

Au-delà de ce sujet poignant, ce film parvient à parler à n'importe

Only Lovers Left Alive

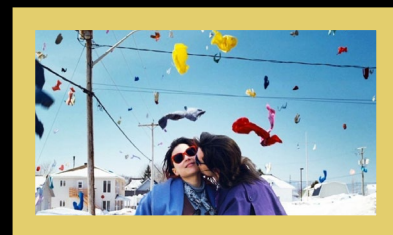
Jim Jarmusch - 2013

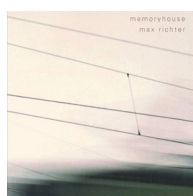


qui car ce n'est finalement pas l'histoire et le parcours d'une personne qui y est raconté, mais plutôt celle d'un couple. Ce qui marque ce sont les images toujours aussi pop de Dolan qui renforce la poésie omniprésente entre les deux personnages. On retient finalement les petites habitudes de ce couple, leur force de caractère. Un film dont on se souvient longtemps.

Laurence Anyways

Xavier Dolan - 2012



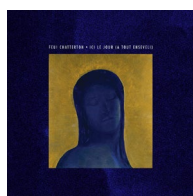


Memoryhouse
Max Richter
Néoclassique

Max Richter, pour présenter un peu le personnage, a recomposé les 4 saisons de Vivaldi pour en faire ressortir une écriture plus contemporaine, tout en conservant les thèmes et la structure de l'œuvre. Il a aussi beaucoup utilisé la musique électronique qu'il mêle à des compositions classiques (lire ici pour orchestre). *Memoryhouse* est son chef-d'œuvre qu'il crée comme un documentaire où chaque musique représente une scène. Et l'album dans sa globalité illustre les souffrances de l'Europe du XX^e siècle.

Mais allez écouter ce *Memoryhouse* dont les thèmes, souvent au violon, sont une poésie épique. Épique aussi pour la difficulté imposée à tous les interprètes qui l'ont poussé à croire que l'œuvre était injouable en concert. En balançant toutes ses idées sur une composition nouvelle, reprenant chaque thème pour le déconstruire, le reconstruire. Prenez vos meilleurs écouteurs, casques, enceintes,

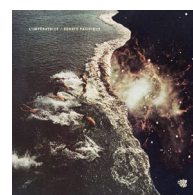
poussez le son et laissez-vous transporter par l'intimité de cette œuvre à la fois grandiose et subtile.



Ici le jour (a tout enseveli)
Feu ! Chatterton
Chanson française

Voilà à grandes enjambées la relève de la grande chanson française. Depuis deux ans ces anciens de Louis-le-Grand font vibrer mes oreilles et j'espère les vôtres déjà par des textes d'une beauté stupéfiante, aux références subtiles. Ajoutez à cela un chanteur venu tout droit d'une bande dessinée de Hergé par son allure, qui déclame ou chante (on ne sait pas trop) ses textes. L'âme de ce groupe. Comme Fauve avait été un choc textuellement et musicalement, ces jeunes secouent sérieusement la baraque et offrent un nouveau choc à la chanson française avec leur premier album.

Pour découvrir laissez-vous tenter par *Côte Concorde* pour un plein d'émotions ou *La mort dans la pinède* pour plus de sensations fortes.

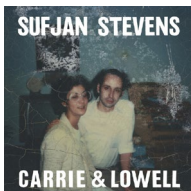


L'odyssée
L'impératrice
Synth Pop

Un son unique, intemporel pour ces français, créé par alliage du funk, de la french house 90' et du hip-hop : un son qui vous ramènera, en cette période de rentrée, dans une station balnéaire en plein été. Un groupe qui n'en finit plus de monter à en croire le nombre de vues de leurs rares chansons sur Youtube. La récente arrivée d'une chanteuse et les *featurings* d'Isaac Delusion sur leur dernier album ajoutent à leurs instrumentaux si accrocheurs une grande sensualité digne d'un été très... chaud ! Mais il ne faut pas non plus négliger leur premier EP et ses passages rappés, rappelant la trip hop des débuts d'Archive. Bref, pour faire perdurer encore un peu plus votre été, plongez immédiatement dans cet album rafraîchissant !

La boîte à musiques

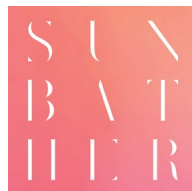
TEXTES : Thomas BREUILLE



Carrie and Lowell
Sufjan Stevens
Indie Folk

Album adulé par la critique l'an dernier, *Carrie and Lowell* vous transporte tel un roman autobiographique dans l'intimité de son auteur. Écrit après la mort de sa mère retrouvée souffrante, mère qui l'avait abandonné dans son enfance, Sufjan Stevens nous fait partager sa douleur et ces quelques mois passés auprès d'elle.

Le plus souvent uniquement accompagné d'une guitare, de retour à ses sources folk, la voix pure de Sufjan Stevens fait résonner ces textes exceptionnels grâce à des mélodies immenses. Comme dans *Should have known better* ou *Fourth of July*, la production fine et progressive vous arrachera peut-être quelques larmes mais, c'est sûr, vous fera goûter un peu de mélancolie. Ces chansons si simples en apparence, si fines, qu'elles sont comme le calme des vagues sur une plage, douces et rassurantes, mais résidus de la tempête qui a pu sévir au large.



Sunbather
Deafheaven
Black Metal

Ne partez pas en courant en lisant ces mots : Black Metal. Vous risqueriez de rater quelque chose de gros. Pour ceux qui aiment, voilà un classique, pour les autres qui n'ont pas l'habitude de ce genre musical, la grande force de ce groupe est de pouvoir vous y amener...

Cet album, quand je l'écoute, me donne une certaine sensation de purification. Comme si plus rien ne pesait en moi, que tout devenait soudainement paisible. Pourtant leur musique n'est pas vraiment calme. Il y a certes un chanteur qui crie des paroles qui en deviennent difficilement compréhensibles, des grosses guitares, enfin tout ce qui est l'image du métal aujourd'hui. Sauf que ces guitares alternent des passages extrêmement mélodiques en arpèges et des accords à un rythme effréné qui vous plongent dans un voyage tout en nuances, sans oublier la performance du batteur. Avec un sens de la mélodie et une volonté

de créer un son unique, vous êtes entraînés dans un grand huit des émotions : romantisme, joie, colère. Ils évitent tous les écueils du métal et livrent ici un grand album, un véritable chef d'œuvre.



Split Personalities
12 Rods
Indie Rock

Originaire de Minneapolis, dont le groupe du même nom était le groupe fétiche au milieu des années 90, ce groupe est resté méconnu malgré deux albums grandioses. Leur premier, *Split personalities*, est un album qui dépoussière la pop-rock new wave : des guitares au son reconnaissable instantanément, une voix à la fois qui décape tout en faisant voyager. Ils parviennent à créer une atmosphère de songe, entre utilisation de la guitare comme le shoegaze et des mélodies pop. C'est un classique qui a également la force d'être réellement accessible, étalant sans cesse son nuancier chatoyant. •

**VOUS DÉSIREZ
CONTRIBUER
À LA NRC ?**



Que ce soit pour rejoindre le comité éditorial ou pour nous faire part de vos articles, vos chroniques, vos photos, vos dessins, vos bandes dessinées ou toute autre idée de contribution, adressez-vous à l'adresse suivante :

BDA.NRC@MY.ECP.FR

N.B. : Nous nous réservons la décision finale de publication.

*Achévé d'imprimer en octobre 2016 aux imprimeries Typia Servicios Integrales s.l.
Cabo de gata, 1-3, área empresarial andalucía, sector 2
28320 pinto MADRID, España*

centrale
bureau des Arts



GRATUIT
semestriel

Rédacteurs en chef

Baptiste BARREAU
Florimond MANCA

Directeur de la publication

Emilien RAVIGNÉ

Comité éditorial et mise en page

Baptiste BARREAU
Bertrand CAPLOT
Cécile GONTIER
Florimond MANCA
Thibault PRUNET
Emilien RAVIGNÉ

Couverture

Marie CÉLESTIN

Contact

bda.nrc@my.ecp.fr

Site Internet

<http://bda.campus.ecp.fr>

Achévé d'imprimer en octobre 2016

aux imprimeries Typia Servicios Integrales s.l.
Cabo de gata, 1-3, área empresarial andalucía, sector 2
28320 pinto MADRID, España

Numéro financé par

L'Union des Élèves Manifestations
L'Association des Résidents

*Une production du Bureau des Arts
de CentraleSupélec Châtenay-Malabry*

**NE PAS JETER
SUR LA VOIE
PUBLIQUE**

ISSN : 2261-1711



centrale
bureau des Arts

ÉCOLE CENTRALE PARIS

